

Salam Ouessant

Azouz Begag

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

AZOUZ BEGAG

Salam Ouessant

roman

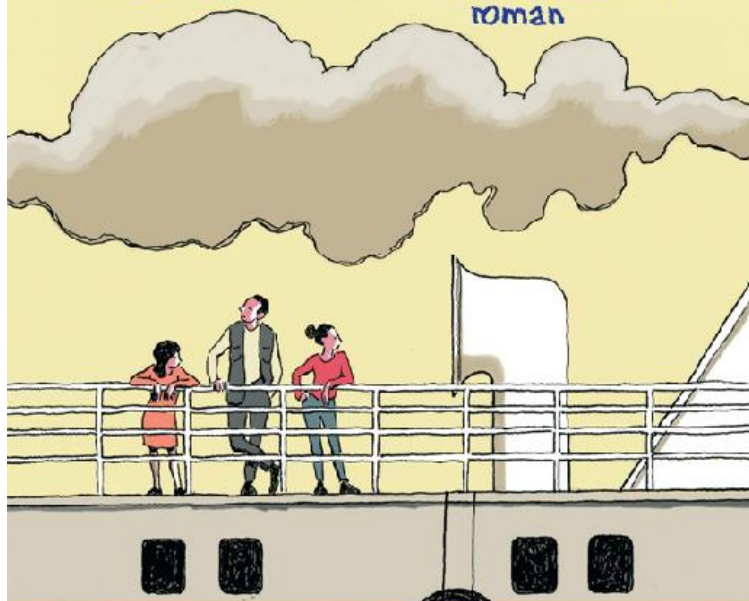


**1 PÈRE DIVORCÉ
+ 2 PETITES PESTES
= VACANCES POURRIES...**

AZOUZ BEGAG

Salam Ouessant

roman



**1 PÈRE DIVORCÉ
+ 2 PETITES PESTES
= VACANCES POURRIES...**

© Éditions Albin Michel, 2012
ISBN 978-2-226-27089-4

Nous étions près d'accoster sur Ouessant. Depuis les crêtes des falaises grises taillées en dents de requin, de vastes oiseaux guettaient l'entrée au port du *Fromveur*. Le paysage semblait asphyxié par des coulées blafardes qui griffaient les rochers et s'accrochaient lamentablement à leurs sombres cavités. L'air mouillé exhalait une forte odeur d'humidité, charriant celles des embruns, du varech et du mazout.

À bord, l'agitation rituelle de l'arrivée avait commencé depuis plusieurs minutes. L'inquiétude me gagnait progressivement et, pour lui échapper, je fixais sans ciller les marins agrippés à leurs solides cordes tressées, faisant et défaisant des nœuds pour se préparer à amarrer la bête métallique au quai. Leurs voix sèches montaient au-dessus des rares passagers comme de petits ballons, puis se pulvérisaient dans l'air. Soudain, de nouveau, la lumière bouleversa ses éclairages, c'était la énième fois depuis que nous avons quitté Brest, mélangeant ses couleurs et ses humeurs, confondant le ciel et la mer comme pour brouiller nos repères et nous perdre dans ses entrelacs. Au même moment, sur la terre ferme, un goéland en profita pour changer de poste d'observation ; après quelques battements d'ailes, il se posa sur un anneau d'amarrage. La mouette qu'il délogea fila vers le large où l'horizon s'était dilué dans le brouillard.

Depuis le pont du *Fromveur*, d'un œil, je surveillais l'île mystérieuse qui s'avancait vers nous et, de l'autre, ma fille aînée Sofia qui faisait grise mine à côté de sa sœur Zola. J'avais si peur qu'elles soient déçues que je n'osais faire le moindre commentaire. Brusquement, Sofia a laissé choir son sac à dos à ses pieds.

« J'aurais préféré aller en Algérie. »

Elle a ajouté qu'une copine de sa classe y était actuellement en vacances avec sa famille, elle lui avait envoyé une superbe carte postale qui donnait envie d'y plonger, tant les paysages étaient beaux.

Et le soleil radieux.

L'Algérie ?

Sur le coup, pris de court, j'ai failli monter sur mes grands chevaux et crier à tue-tête pour défendre mon choix d'Ouessant. Quoi ? L'Algérie ? Mais tu ne sais pas de quoi tu parles, ma fille ! Dans la fournaise de l'été africain, les températures dépassent les quarante degrés et on ne peut pas mettre le nez dehors entre neuf heures et dix-sept heures, la chaleur accable, les rayons du soleil fusillent à bout portant tous les audacieux qui posent le pied sur un trottoir de la ville

et même les figuiers demandent la clémence au ciel en feu. Dehors, dans le paysage calciné, les ruisseaux aussi sont brûlés et comme suspendus en l'air.

Mes filles se seraient vite ennuyées à l'intérieur de la maison vide que mon père avait construite du temps où ses bras avaient du répondant. Il n'y avait pas d'air conditionné, pas d'eau courante, pas de télévision. Nous aurions fini par nous quereller. Il n'en était pas question. De plus, lors de mon dernier séjour il y a vingt ans, j'avais remarqué que les carreaux de faïence sur la terrasse avaient succombé aux assauts des rayons incendiaires et, saisis à vif, s'étaient mués en vaguelettes d'argile desséchée. L'image avait de quoi soulever le cœur. Je revois encore mon père en peine lever la tête au ciel et prier le soleil d'arrêter les frais, cette villa du bled lui avait déjà coûté une fortune, il aurait pu en construire deux à Lyon avec l'argent qu'elle avait englouti, s'il n'avait décidé de rentrer définitivement au pays.

Hélas, le soleil ne faisait pas de sentiment. Dès l'aube du lendemain, il revenait à la charge, rayonnant, et le mercure explosait, avec son cortège de dégâts. Les gens étaient bien obligés de s'adapter à la guerre. Aux premières lueurs, dans la cour intérieure de la maison, des femmes à peine réveillées lavaient à la hâte le linge dans des bassines en plastique, profitant d'un créneau horaire où l'eau parvenait aux robinets, puis elles faisaient des provisions en remplissant des seaux pour tenir jusqu'au jour suivant. Les odeurs de transpiration étaient insoutenables. On ne prenait pas de douche. On économisait l'eau comme de l'or, même aux toilettes aux effluves pestilentiels, où l'on ne disposait pas de papier, mais seulement d'un goutte-à-goutte au robinet. Puis, de dix heures du matin à cinq heures de l'après-midi, plus personne ne mettait le nez dehors. La chaleur était impitoyable. Pas âme qui vive sur le bitume fumant. Les trottoirs cramaient. Alors on faisait des siestes interminables. Mes filles n'auraient pas pu supporter la fournaise. Elles n'auraient pas tenu. Au bout du deuxième jour, elles m'auraient supplié de les ramener chez leur mère, dans la société française aseptisée, le juge des affaires familiales aurait décrété que j'étais incapable de m'occuper des vacances de mes filles et je me serais retrouvé l'âme serrée entre les quatre murs de mon appartement.

Je ne voulais pas les emmener là-bas. J'avais l'appréhension qu'elles aient une mauvaise image du pays de mes parents et de mes ancêtres. Je voulais garder le souvenir intact dans ma mémoire et, de temps en temps, le colorer en leur narrant de beaux récits sur cette terre où, un jour, elles iraient peut-être rechercher les cendres de leurs origines.

L'Algérie ? Elles ne savaient pas de quoi elles parlaient. Et moi non plus, à vrai dire. Cela faisait plus de vingt ans que je n'y avais pas remis les pieds. Je n'aurais pas été un bon guide. Je n'aurais plus rien reconnu. La population avait doublé en nombre. Les immeubles HLM avaient balaféré le paysage urbain. Et puis j'avais changé, aussi. Depuis longtemps déjà, ma peau de soyeux lyonnais ne supportait plus les agressions du soleil et ses radiations, mon nez de *gaouri* s'offusquait des effluences excessives des rues pauvres et crasseuses, mes oreilles s'irritaient du vacarme de la ville populeuse, et l'été, je préférais désormais les plages de la Côte d'Azur à celles d'Azemmour.

Sur le pont du bateau, au lieu de mon réquisitoire contre le pays originel, j'ai bredouillé à Sofia « Je sais. » Ces deux petits mots m'ont fait l'effet d'un électrochoc. Un afflux de larmes faisait le forcing dans ma gorge. Je consolidais mes digues en avalant la salive. Tandis que sa sœur essayait de savoir ce que signifiait mon laconique « Je sais », Zola a demandé sur un ton d'infinie désolation pourquoi on était venus là et qui avait eu l'idée de ça, en détachant bien les mots, afin que le responsable de cette expédition catastrophe se désignât.

J'ai tenté une esquivé à l'arraché : « L'idée d'Eusa ? », profitant de l'occasion pour informer mes filles qu'Enez Eusa était le nom breton de l'île qui nous accueillait.

On ne peut pas dire que cette information touristique sur l'idiome du coin ait soulevé leur enthousiasme.

« Et alors ? » a demandé l'une. J'ai recommencé à me ronger les ongles. Une goutte de sang a perlé sous mon majeur. La douleur tétanisait peu à peu ma main. Sous mes cheveux, dans mon carburateur, les questions ont afflué. Elles ont fait monter la pression. Nom d'un chien, me maudissais-je, pourquoi avais-je donc échoué sur cette île paumée ? Mais pourquoi ? Je cherchais à remonter la chaîne de causalité pour savoir à quel moment le destin m'avait joué un tour et où j'avais manqué de lucidité.

Alors, j'ai revu en gros plan la petite annonce du *Progrès de Lyon* où j'avais fini par dénicher cette maison en Bretagne. Auparavant, des jours durant, j'avais recherché sur internet une location côté Méditerranée, mais sans aucune conviction. J'imaginais déjà les bouchons sur l'autoroute du soleil, les files d'attente devant des échoppes exhalant des relents de friture, la cohue ruisselante sur le

chemin des plages et des supermarchés, les automobilistes exaspérés crachant du carbone et houspillant leurs enfants avachis sur les sièges arrière. J'avais même considéré l'option Club Med et sa « formule spéciale familles décomposées » avec garantie de reconstitution sur place, mais en haute saison les prix étaient exorbitants. Un ami, lui aussi divorcé, m'avait alors recommandé le *Club Ahmed*, l'autre club, disait-il en plaisantant, une espèce de hard discounter de vacances qui proposait un nouveau concept défiant toute concurrence dans l'industrie du loisir. Tous ces mots barbares m'étaient insoutenables. J'étais au bout du rouleau. J'allais renoncer à tout, les vacances, mes filles, le goût du bonheur, quand soudain, un beau jour, la grâce, l'ouverture, la lumière. Alors que j'allais refermer le journal après des heures de vaines explorations, j'étais tombé sur ce petit mot duveteux et lumineux, « Ouessant ». Suivi de deux autres, « calme et tranquillité ». Ils m'avaient enchanté.

J'avais dit : « C'est là. C'est ça. »

Tout excité, j'avais aussitôt téléphoné à mes filles qui étaient chez leur mère pour leur annoncer la bonne nouvelle. Et il m'avait semblé qu'elles étaient ravies. Au téléphone. Mais j'aurais dû me méfier de ces sentiments convoyés par télécommunication.

Ce n'était pas tout. Sur l'annonce, j'avais remarqué que le mot « tranquillité » avait été amputé d'un *l*. J'ai foncé à tire-d'aile dans la coquille, me disant qu'il y avait là un signe qui ne trompait pas : mon destin me faisait un appel de phares, il avait une offre à me faire. J'avais envoyé illico un chèque par la poste pour régler la location à la propriétaire, madame Legris, dont l'adresse figurait sur l'annonce. L'affaire était entendue. Je respirais de nouveau. C'était un sérieux souci de moins dans mon cerveau. Je pouvais de nouveau me consacrer à l'écriture, à la lecture, l'esprit apaisé. Trois jours plus tard, par retour de courrier, la Bretonne me remerciait pour le règlement et m'informait qu'elle n'aurait, hélas, pas l'occasion de me voir pour des raisons de santé, mais que tout était prévu à mon arrivée, les clés seraient déposées sous le paillason de l'entrée, près d'un épais massif d'hortensias bleu ciel qu'on ne pouvait pas manquer, bon séjour et j'espère que le soleil sera au rendez-vous de vos vacances chez nous, avait-elle ajouté en post-scriptum.

Là encore, j'aurais dû me méfier de ce post-scriptum, mais c'est facile à dire après coup. Maintenant, je ne pouvais plus reculer. Les vacances n'avaient pas commencé que j'avais déjà d'amers regrets de me retrouver là avec mes filles. J'ai regardé autour de moi, comme pour chercher un soutien, un signe divin. Il n'y avait pas de quoi être optimiste. Ici, l'aube n'aurait jamais les doigts de rose, à en juger par la gueule du ciel qui semblait aller à un enterrement. La mer hostile

paraissait sans fond, aucune tache de bleu ne perçait. Jamais on ne s'y baignerait. Et dans ses abysses, les poissons devaient être monstrueux, ils donnaient froid dans le dos rien qu'à les imaginer attendant leur proie touristique. À l'évidence, l'été ensoleillé ne passait pas par ce cul-de-sac où nous arrivions en villégiature. J'étais mal.

« Tu te sens pas bien ? a demandé Sofia.

– Si, pourquoi ? »

Elle trouvait que j'avais l'air bizarre, j'étais blanchâtre, ou blafard, une tête de cumulo-nimbus. J'ai passé bêtement la main sur mon visage, pour faire le constat. Puis j'ai respiré un grand bol d'air salé. J'étais déchiré, mais étrangement je ressentais, très loin en moi, un drôle d'écho, comme si sur ce bout de terre égaré, mon *ici* et mon *là-bas* se réconciliaient. J'avais déjà vécu ce type de retrouvailles le jour où j'avais lu l'annonce « Ouessant, calme, tranquillité » : les villes de Lorient et de Douarnenez m'étaient venues à l'esprit, si familières. J'ai regardé mes filles. Comment pouvais-je partager avec elles des émotions aussi confuses ? Déjà que j'étais un père atypique à leur goût, je ne voulais pas aggraver mon cas. Alors, sur la pointe des pieds, je me suis esquivé vers l'arrière du bateau d'où j'ai lancé à la traîne un long regard dans le turbulent sillage. Je voulais voir le chemin parcouru depuis mes premiers voyages au pays d'origine, mon mariage, mon divorce, la mort de mon frère...

On ne distinguait plus aucune côte. Ma mémoire me faisait défaut. Au loin, Molène n'était plus qu'un souvenir brumeux. On était coupés du monde ; n'était-ce pas ce que je désirais au fond, cette césure ? Ici, j'allais me forcer à regarder le bon côté des choses, *profiter de la vie*, même si je n'avais jamais réussi à savoir ce que cette injonction commune signifiait concrètement : manger, boire, faire l'amour ? S'empiffrer, s'enivrer, baiser ? Se goinfrer, se bourrer, copuler ?

Après quelques minutes de fuite, pêcheur de bonheur bredouille, j'ai rembobiné mon regard et je suis rentré au chaud, près de ma source vitale : mes deux filles. Il faisait frisquet. J'ai remonté le col de mon blouson d'été.

« Ça va ? a fait Sofia.

– Oui. C'est beau, par ici. »

Elle a espéré qu'il n'allait pas pleuvoir.

C'était une prière.

Presque un avertissement.

Une semonce.

À la proue, *Enez Eusa* ouvrait ses angles et, furtivement, l'Algérie émergea des nuages. Elle me submergea, avec le souvenir de mon frère Malik. Une petite brise venue du sud amena des souvenirs des années 60, quand les premiers bateaux commençaient à naviguer sur

mes rêves d'enfance, le *Ville-de-Marseille* et le *Ville-d'Alger* faisant le pont entre ici et là-bas. Bateaux-navettes des mois d'août qui nous ramenaient chez nous, là où tous les gens avaient la même tête que nous.

Emporté par la mélancolie, je me suis rapproché de mes filles et j'ai dit à la petite :

« Donne-moi ta main. »

Elle a riposté :

« Pour quoi faire ?

– Pour la tenir, c'est tout. »

J'ai souri. Elle a voulu savoir pourquoi. Je n'ai rien dit, sauf qu'à partir de maintenant j'allais l'appeler *madame Pourquoi*. Mais en vérité sa question m'avait rappelé le jour où j'avais demandé en mariage sa mère, mon ex-épouse, à son père. J'avais annoncé tout tremblant, engoncé dans un costume du dimanche : Je suis venu demander la main de votre fille ! Et l'homme, qui avait d'abord cru à une plaisanterie, avait assené : Pour quoi faire ? Je n'avais pas su quoi répondre. Pour quoi faire ? La question ne m'était jamais venue à l'esprit. Voyant mon embarras, il en avait rajouté, moquant ma timidité, me proposant même de me faire un prix de gros si je prenais les deux mains de sa fille. Je ne comprenais rien. Après un moment de flottement, finalement nous avons ri, il plaisantait, et m'avait fait gentiment comprendre que c'était à sa fille de choisir sa vie et son mari, pas à lui. J'avais pensé qu'il avait terminé sa phrase et j'étais absolument d'accord avec lui, mais il avait conclu « pas comme chez les *melons* », où les hommes disposaient à leur guise du sort des femmes.

J'avais ri dehors et péri dedans. Comme me l'avait appris mon père dans le temps.

Les *melons*, c'étaient les gens de ma tribu. On nous appelait ainsi : les cousins de l'ayatollah Khomeiny, ce Père Noël iranien en robe noire exilé à cette époque en France. Régulièrement, lorsque le dimanche nous nous rencontrions chez le beau-père, il racontait les aventures des *fellouzes* dans les Aurès ou en Kabylie. Le film sur sa guerre d'Algérie repassait en boucle dans son cerveau depuis 1962. Il croyait que c'était le mien aussi. Il se trompait. Mais je n'en faisais pas un sujet de discorde. Je n'avais jamais combattu contre personne à cette époque-là. Pas encore. J'aimais sa fille. Elle m'avait dit un jour qu'elle aimerait que nous fassions un bout de chemin ensemble. L'expression m'avait marqué. C'était ainsi qu'elle voyait la vie : en tronçons.

Comme je n'avais aucune expérience, que mes parents ne m'avaient rien appris sur la vie et les choses de l'amour taboues dans notre tribu, je n'ai rien dit. Elle en a conclu que qui ne dit mot consent. Alors nous

sommes entrés sur l'autoroute. Dès les premiers tronçons, nous avons conçu deux merveilleuses filles. Puis nous avons acheté des vélos, un Renault Espace, fait un emprunt à la Caisse d'Épargne pour acheter un appartement et l'été nous partions en vacances sur l'île d'Yeu ou Belle-Île avec des amis. Mais j'ai toujours résisté au chien à la maison.

Sur le pont du bateau, Zola a planté son regard dans le mien. Elle avait froid. Elle préférait garder ses mains dans ses poches, si je n'y voyais pas d'offense. J'ai dit non, pas de problème – j'étais encore en train de penser à mon couple qui avait fini en eau de boudin –, j'ai colmaté une larme de colère qui fuyait d'un œil.

Elle m'a ensuite balancé :

« Pourquoi tu veux m'appeler *madame Pourquoi* ?

– Oh non ! a soudain crié sa sœur. J'en étais sûre. »

Brusquement, la pluie. Elle s'est mise à tomber en fléchettes, piquante, pénétrante, repoussante. Ça avait l'air d'une attaque aérienne, un Pearl Harbor breton. Cette fois, j'étais défait. Une artère s'est bouchée dans mon cœur. Une arête s'est plantée dans ma langue. Mon moral est descendu d'un cran. J'ai essayé de le remonter, je me suis dit, attends, attends, ça doit être un piège, une simulation ouessantine pour sélectionner les bons touristes et annoncer qu'ici, ce n'est pas le soleil de la Corse qu'il faut venir chercher, c'est une autre beauté à mériter, plus intime. Ici, sur Ouessant, les nuages seront toujours en embuscade et la lumière en demi-teinte, mais derrière, après les herbes de pluie, pour les plus téméraires, il y a les bijoux cachés.

Je m'encourageais comme je pouvais avec les slogans de l'office du tourisme du coin.

« Manquait plus que ça ! » a commenté Zola en posant son sac sur sa tête.

Autour de nous, les passagers se sont échangé des sourires attristés.

« Ce sont des ondées passagères », a voulu me rassurer une rouquine emmitouflée dans un ciré qui avait la forme d'un sac à patates. De sa tête enfouie dans un bonnet de laine polaire, tombait en cascade une crinière rousse qui dissimulait en partie son visage.

Passagères ? J'en doutais, et mes filles plus que moi. Elles ne goûtaient pas du tout l'accueil et encore moins l'ingérence de la rouquine dans nos affaires familiales.

« Ouais... ça commence bien, a soupiré Zola. Partout dans le monde, y a du soleil, il n'y a qu'ici qu'il pleut et c'est ici qu'on va passer nos vacances ! Je voudrais bien savoir pourquoi. »

J'ai sauté sur l'occasion :

« Tu vois bien !

– Quoi ?

– Tu demandes toujours pourquoi ! »

Elle a haussé les épaules. Quelqu'un portait le mauvais œil parmi nous. Elle m'a concoté un regard de juge des affaires familiales guettant un coupable, mais je feignais d'être absorbé par les préparatifs du débarquement pour ne pas prêter le flanc aux récriminations. Et Dieu sait s'il y en avait !

Nous n'avions pas de parapluies,
même pas de cirés,
ni de bottes pour la gadoue,
de céréales pour le petit déjeuner,
de séchoir pour leurs brushings,
de dvd pour les journées enfermées
qui s'annonçaient nombreuses.

Elles m'avaient fait une check-list complète depuis le départ de Brest et notre enfoncement dans la brume d'ouest. C'était vrai, on avait apporté dans nos bagages juste le minimum vital pour la survie sur cette île abandonnée, mais pour moi ça allait bien comme ça, il pouvait pleuvoir, neiger, grêler, venter, mes deux trésors étaient avec moi, c'était si rare, et cette rareté suffisait à mon bonheur de père solitaire. Tous les jours, j'allais leur dire combien elles comptaient pour moi. Dans chaque phrase que je prononcerais, j'allais sertir un petit mot d'amour pour rattraper le retard que j'avais accumulé ces années.

Pour moi, c'était ça, profiter de la vie. Ne plus avoir peur d'aimer.

« On dirait que tu pleures », m'a dit Zola en me tapotant la main.

J'ai passé de nouveau un doigt sous mes yeux pour voir. Je me suis défendu :

« Non, c'est de la pluie. »

Elle a dit :

« Tu veux prendre ma main ? »

Elle m'a tué.

Elle m'a fixé droit dans les yeux. Elle voulait que je sois courageux. Elle voulait que son père affronte la réalité en face. Elle était invraisemblable. Et moi, déboussolé. Elle a dit « Tiens. » J'ai essuyé mon visage avec le mouchoir en papier qu'elle me tendait et ce n'était pas la peine d'en dire plus, parce que cet enfant qui était une part de moi me lisait à livre ouvert.

Elle avait oublié de dire quelque chose :

« Il paraît que les rouquines, elles puent ! »

J'ai tourné la tête sur la gauche. Je suis tombé sur un vieux Breton aux traits tendus qui ne cessait de m'adresser des regards obliques depuis un moment. Il s'est mis à me renifler comme un douanier suspicieux. Peut-être pour reconnaître les noms des vents du sud qui m'avaient poussé sur sa terre. Sans même me dire bonjour, il m'a demandé si c'était mon premier séjour dans son pays. J'ai dit oui. Il a fait, et vous êtes d'où ? J'ai répondu de Lyon. Il a dit oui, mais avant ? J'ai dit avant, rien. Il n'y avait pas d'avant. J'étais un spermatozoïde.

Il s'est tu. Les deux mains rivées sur le métal du bastingage, il s'est remis à lorgner son bout de terre qui venait sur nous comme une marée. Sa tête a dodeliné légèrement. Il voulait une réponse à sa question, rien de plus, et voilà qu'il se retrouvait face à un cas social qui faisait des embrouilles. L'espèce humaine devait lui paraître trop complexe depuis que les zones urbaines et les banlieues avaient remplacé les terres agricoles et les terroirs, depuis que les paysans étaient devenus citadins, depuis que des gens d'ailleurs s'étaient mêlés aux gens d'ici.

Je me suis senti petit. J'avais presque envie de lui demander pardon. Mais il valait mieux le silence, sinon j'allais m'enfoncer.

Son visage ressemblait à un coquillage ridé. Il avait des yeux bleu pâle enfoncés très près l'un de l'autre. Son nez tombait sur la lèvre comme un crochet. Mon père avait les mêmes rides que lui. Pas les mêmes yeux. Les siens étaient noirs comme des olives lustrées et d'une vivacité caractéristique des gens des hauts plateaux sétifiens. Enfant, quand il me tenait dans ses bras, je m'amusais souvent à explorer les constellations de son regard en écartant les paupières, puis je parcourais ses traits du bout des doigts, palpais son front et ses sillons que j'aimais plier pour les rapprocher, cherchant les fils électriques qui passaient là-dedans et allaient allumer les ampoules de son cerveau. Tout en parcourant les méandres de son visage, je lui demandais de conter ce qu'il y avait avant, là-bas, comment était sa vie quand il était petit, s'il y avait des coquelicots, de la neige à Noël, des cigognes et des goélands.

Il fredonnait alors des mots en souriant. C'était une feinte pour se dérober et ne pas m'effrayer. Il voulait m'éviter de devenir trop vieux, trop tôt, comme lui, et de rater l'arrivée du printemps. Sauf une fois où il a tenté une escapade : il avait décidé de se mettre à table. Il ouvrait enfin la première page du livre de son histoire. Mes yeux étaient braqués sur ses lèvres. Il a adressé quelques formules d'introduction à Dieu et aux ancêtres de notre tribu, puis il a commencé par se frotter les mains comme pour des ablutions avant la prière : « Bon, puisque tu insistes, je vais te raconter quelques histoires de mon enfance, mais il y a tant de choses à dire que je ne sais par où

commencer... Il était une fois... il était une fois... » Il avait des problèmes d'allumage. J'ai plaqué ma main sur son front pour activer les fils électriques. « Allez vas-y, papa. » Alors il a psalmodié une énième prière au nom de Dieu Père et Miséricordieux, a répété « il était une fois », ça faisait donc déjà trois fois de suite, et n'a jamais commencé. Jamais rien dit.

Je le connaissais. J'avais essayé d'ouvrir ses lèvres pour libérer les mots coincés dans le palais, mais comme il conversait avec Dieu, j'ai lâché l'affaire. Cependant, j'avais eu le temps de voir qu'en lui, la mélancolie silencieuse avait fait un pacte pour laisser la chance à mon bonheur. J'ai tout compris. J'ai noté sur mon carnet :

les
vieux
qui
ont
vécu,
se
taisent,
pour
laisser
des
rêves
aux
enfants
qui
n'ont
encore
rien
vu.
Ils
pleurent
la
nuit
pour
ne
gêner
personne.

« Pourquoi tu ne dis plus rien ? a demandé Zola. À quoi tu penses, encore ? »

Elle a dit que je bougeais sans cesse, même sur la mer. Même la nuit. Et je parlais aussi. J'ai répondu que c'était la faute de mon père.

De lui, j'ai hérité la maladie de l'immigration et son effet secondaire, le monologue.

« Mais qu'est-ce que tu racontes ? » s'inquiéta-t-elle.

Qu'est-ce que je raconte ? J'ai envie de raconter que je me revois sur le pont du *Ville-de-Marseille* qui nous ramène chez nous avec ma famille. J'ai envie de décrire les lèvres de mon père qui forment des mots qui ne viennent pas..., les odeurs maternelles qui m'ont réveillé au petit jour de ce grand jour. Celle de l'eau de Cologne dont quelques femmes se sont frictionnées, celle du café et des embruns. La longue surface des eaux, opaque et lisse, que les premières lueurs de l'aube commencent à nacrer. Mon père s'appelle John Wayne. Il trépigne d'impatience, le regard tendu vers l'horizon courbé de la terre rêvée. Il n'ose même plus cligner des yeux pour ne pas rater son émergence. Le travailleur exilé boutonne sa veste de costume. Le manœuvre du bâtiment s'est paré en dimanche. Devant sa femme et ses enfants, il est fier. Et puis il faut faire honneur à ceux restés au village après l'indépendance. Lorsqu'il va poser le pied sur la terre du retour, il va essayer de faire croire que la France c'est l'Eldorado, qu'il en revient brodé d'or et cousu d'argent. Il fera semblant de connaître personnellement le bonheur, dira qu'il le tutoie. Il redresse l'échine. L'arrivée au foyer lui tire de fines larmes dans lesquelles se reflète le soleil. John Wayne n'a fermé aucune de ses olives lustrées de toute la nuit. Le pauvre a veillé sur nos valises saucissonnées avec de la ficelle. Il me sourit, l'air de dire « Tu as vu, on l'a fait, hein ! On rentre chez nous. » La brise s'est levée. Des silhouettes de brume commencent à danser sur la surface des eaux. Accoudé au bastingage, je respire à fond. Soudain, quelqu'un crie :

« Terre ! Terre ! »

Le commandant du bateau fait hurler sa sirène pour officialiser l'arrivée, des femmes lancent des youyous, la main en clapet sur leur bouche, les enfants sautent de joie, certains grimpent sur des valises pour entrevoir l'horizon de l'espérance.

Les regards des vieux se tendent, des larmes roulent sur les crêtes nasales, mon frère Malik me fait la courte échelle, il veut que je voie le prem's les collines qui se profilent au loin, maquillées d'éclats d'or, de lancées d'azur et même de touches roses.

« C'est bien là ? Tu es sûr ? » a fait Sofia en fixant le quai d'Ouessant.

Je feins de m'intéresser au petit marin qui s'avance vers la proue, une grosse corde en main qu'il tient comme un lasso. La brume monte toujours. Je cherche des souvenirs heureux dans ma mémoire, l'odeur

des jours sucrés du temps du *Ville-de-Marseille*. J'ai du mal à enchaîner. La haine a une haleine plus forte que celle du bonheur. Elle écrabouille les jours heureux qui devraient rester éternels dans les souvenirs parce qu'ils donnent le goût de vivre.

Sur le bitume mouillé du port d'Ouessant, des parapluies se déploient comme des nénuphars multicolores. Ils transforment le quai en marché africain mais, sur le marché africain, rien ne bouge. Personne ne parle.

« J'aime pas quand t'es comme ça ! Dis-moi à quoi tu penses, s'il te plaît, me supplie Zola en me voyant flotter.

– À toi, ma fille chérie.

– N'importe quoi !

– Excuse-moi, tu as raison. Je pensais à l'adresse de la maison de location, je ne sais plus où je l'ai cachée. »

Nous allons poser le pied à terre dans quelques minutes. Des frissons me parcourent. Je ne veux plus être là, ces vacances vont mal tourner, la justice de France va s'en mêler, j'ai tout à perdre, cette obsession est une épine qui s'enfonce dans mon corps. Je veux rentrer chez moi. Chez nous. Mais je ne sais même plus où c'est, ici, là-bas, à bâbord, tribord, au nord, au sud. D'une main vigoureuse, j'agrippe une rampe pour m'éviter de chavirer. Je dis au bon Dieu, vas-y, maintenant, je t'en prie, aide-moi. Brusquement, au moment où mes filles s'apprêtent à rentrer dans la cabine pour échapper à une nouvelle trombe, les blocs nuageux se fendent et, par un trou inattendu, un rayon de soleil oblique descend droit sur le quai et l'embrase. Un bout de ciel pur éclaire le monde. Alors le *Fromveur* donne de la corne. Le commandant de bord, depuis sa cabine, nous indique du doigt le rayon de soleil qui lui paraît de bon augure.

Tout n'est pas perdu. Je remercie Dieu. Il faut que personne ne sache d'où vient ce miracle.

Des hommes d'équipage sont encore agrippés à leurs cordes tressées et à leurs nœuds. D'autres portent des marchandises qu'ils débarquent. Je leur adresse un sourire fraternel « *Salam oua rlikoum !* » Je me force à profiter de la vie. Allez, allez, faut pas se laisser attaquer par les méduses de la mélancolie. Je dois trouver de la ressource. Je respire encore un grand coup. Je soliloque à haute voix, la Bretagne est une île et ses habitants des nomades comme ceux de ma tribu, je n'ai aucune raison d'avoir peur d'eux, au contraire, aux plis de leurs visages, on voit bien qu'ils savent ce que partir veut dire. Ils ont leur identité en poupe, prêts à l'abordage sur toutes les rives du monde.

J'aimais ces *calots* fiers de leur port d'attache, mais qui, un jour, le cœur en canot, embarquaient sur des rafiots, pour s'en aller sans retour.

Bloquer la coulée mélancolique : c'est maintenant mon objectif. J'ai feint de m'enthousiasmer pour Ouessant et j'ai annoncé à mes filles qu'elles allaient se régaler avec le kouign aman et le far bretons, elles allaient voir ça dans quelques minutes, à la première boulangerie où nous allions nous arrêter. Parole de père qui sait y faire !

Elles se sont regardées. Elles ont éclaté de rire, enfin.

Sofia a dit qu'elle préférerait le *khobz eddar* de leur grand-mère. La petite Zola a précisé qu'*amane* ça voulait dire « eau » en kabyle.

J'ai demandé d'où elle connaissait ça. Elle a dit :

« Je le sais, c'est tout. »

J'ai compris que, dans mon dos, elle tirait à mon insu de l'eau au puits de leurs racines en extorquant souvent à ma mère des bribes d'enfance. Et elle était passée aux aveux, contrairement à mon défunt père parti en emportant avec lui toutes les valises ficelées de sa vie. J'en ai eu des frissons.

Puis mes deux amours ont décidé que, quelles que soient les mille et une façons de faire le pain ou les céréales, on est à Ouessant, on s'aime de tous nos cœurs, un point c'est tout.

J'ai dit à Sofia :

« Vous êtes sérieuses ? »

Elle a répondu :

« Oui-llah. »

Zola a demandé :

« Pourquoi ? »

On a ri, cette fois. Ensemble. Je ne me suis pas laissé prendre. Ce rayon de soleil a changé la donne. Je suis devenu un père pétillant. J'ai dit mille fois entre mes lèvres tu ne pleureras pas, tu ne pleureras pas, tu ne pleureras pas. Au même moment, sur les falaises d'Ouessant, tous les guetteurs ailés des crêtes ont pris leur envol dans un même élan.

« Alors, on débarque », j'ai dit aux filles avec entrain.

En s'engageant sur la passerelle de débarquement, la jeune rouquine des « ondées passagères » m'a souhaité un bon séjour, avec un regard appuyé. Ou bien est-ce moi qui ai décidé de me l'appuyer tout seul ? Il y avait si longtemps que je n'avais pas serré une femme dans mes bras. Mais quelques secondes plus tard, mes filles m'ont adressé elles aussi un regard appuyé, menaçant de me traduire devant un tribunal des affaires familiales pour haute trahison si je continuais à sourire comme un benêt aux inconnues qui racontent n'importe quoi. Alors là,

j'ai retrouvé mes esprits.

Quant au Breton d'ici, le vieux tout ridé, sans bruit, il s'en est allé, avec son dos cassé.

Une fois les cordes aux bittes d'amarrage et les soutes refermées, les hommes d'équipage ont filé au bar d'en face et ont commandé des mousses irlandaises. Moi et mes filles, on chante sous la pluie. Notre petite famille éclopée est réunie. Il manque la mère. Je sais. Il y a longtemps que je l'ai perdue de vue. Je ne l'aimais plus. Plusieurs fois, Zola a posé une série de *pourquoi*, alors que nous étions en train de franchir la passerelle.

Pourquoi on s'aime
et puis on ne s'aime plus,
pourquoi un cœur bat
et puis ne bat plus,
pourquoi on se marie
et puis on se démarie,
pourquoi on s'amarre
puis on se désamarre.

Elle voulait des réponses. Elle avait envie d'être au chaud dans une maison de briques et de ciment. Elle voulait surtout savoir que le foyer que ses parents avaient construit autour d'elle n'était pas du vent. À chaque pourquoi, je lui ai pris la main. Je ne trouvais pas d'autre mot.

Nous avons avancé sur la passerelle. J'ai davantage serré sa main, quand le flanc du bateau a cogné contre la jetée sous l'effet d'une lame de fond, dans un horrible grincement. Ma fille a sursauté. Elle ne savait plus s'il fallait avancer ou reculer. Elle commençait à paniquer. Je lui ai dit de se cramponner fort à moi, de regarder droit devant, de prendre la terre ferme comme mire. Finalement, elle a retrouvé le contrôle de ses petites jambes. Quelques pas plus tard, elle est arrivée à quai. Comme tout le monde. Sans encombre. Je me suis empressé de conclure « Tu as vu ? », pour montrer que la lame de fond n'avait pas eu raison de notre détermination à franchir la passe. Elle a lâché ma main presque brutalement.

Elle a dit : « Quoi ? »

J'ai dit : « Rien.

– Tu parles tout seul, encore. »

C'était vrai. Je m'étais déjà mis à soliloquer au temps du désamour, dans la tempête entre sa mère et moi. À cause des avocats. Ils ont fait irruption chez nous dans leurs longues robes noires. Ils ont déposé sur notre table des documents froids à signer, des mots cinglants qui sonnaient comme une oraison funèbre, tribunal, conciliation, garde des enfants, consentement mutuel, prestation compensatoire, juge des

affaires familiales, communauté des acquêts, pension alimentaire, droit de visite, honoraires, conseil.

Ils ont fendu les briques et le ciment de ma maison. Ils ont fait craqueler le carrelage de ma terrasse. Je savais très bien pourquoi. J'étais né d'une tribu de gens d'honneur. C'était là une source de conflit culturel. J'avais grandi dans une famille où la parole donnée valait tous les livres de la bibliothèque d'Alexandrie. Elle était sacrée. Tant de fois j'avais entendu mon père sceller un pacte, un prêt d'argent, des fiançailles par un simple mot donné, que je sacralisais les mots des hommes.

« Un homme c'est sa parole, disait-il avec solennité. Quand il n'y a plus de parole, il n'y a plus d'homme. »

Cette phrase rupestre est tatouée sur ma peau.

Lors de mon divorce, j'avais tenté d'exprimer cet héritage culturel à ma compagne pour éviter l'engrenage de la justice et de ses palais, de ses chambres spécialisées, de ses couloirs et de ses auditions. Nous allions nous déchirer sur les barbelés de cette institution. Je lui jurais sur mes ancêtres que je n'abandonnerais jamais mes enfants tout au long de leur vie, c'étaient mes deux seuls amours au monde, comment pourrais-je avoir l'idée de les renier, cette suspicion était déjà une telle offense, je la suppliais de renoncer aux avocats, ne devrions-nous pas donner le peu d'argent dont nous disposions à nos deux petits trésors plutôt qu'aux robes noires qui font tourner l'engrenage ?

Elle n'entendait rien. Le feu brûlait son visage. J'avais décidé de partir, elle se sentait forcée de me faire payer le prix du billet. J'avais rompu le contrat de droit, il fallait passer à la caisse. Je me souviens avoir dit dans un moment de lucidité : « Ça va nous coûter dix ans de vie. » Un lourd tribut, dix années de plomb, pour que la haine se transforme en poussière et retombe au caveau des sentiments inutiles. Mais j'étais surtout meurtri par son insensibilité à la parole d'honneur. Elle ne croyait pas un mot de ces balivernes de bédouins. Peut-être à cause des études de droit qu'elle avait commencées. Je me passais en boucle l'expression française « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! » qu'elle m'avait servie lors d'une querelle. Elle résumait bien la lame de fond qui existait entre nous.

Là, je me suis mis à soliloquer.

Mon carburateur s'est calaminé.

Panne de sens, de filtre à air.

J'ai calé.

Notre covoiturage n'avait duré que quelques tronçons.

Au moment où elle a posé le pied à terre, Zola a formulé un autre pourquoi. J'ai fait le malentendant et je lui ai proposé de me donner sa valise à porter. Elle a refusé. Elle a quand même déballé son autre pourquoi : Quel père j'étais, pour ne plus aimer sa mère qu'elle aimait plus que tout au monde ?

J'ai failli tomber à l'eau. J'ai pesé mes mots en mordant ma langue. J'ai dit :

« Un père et un homme, c'est différent. »

Mais j'ai tout de suite vu que ça allait trop loin, alors j'ai tiré un bord en baissant le ton : quand on est dans le brouillard et qu'on n'y voit rien, il faut faire trois choses : serrer les dents, pleurer et aller de l'avant.

À ma grande surprise, elle s'est mise à boudier et elle s'est arrêtée. Elle a pilé. Au milieu de tout. La pluie ruisselait sur ses cheveux, sur ses joues, dégoulinait sur ses lèvres, charriant les alluvions de la séparation. Sa sœur est venue lui remonter le cœur dans la houle. Elle a juste dit « Allez viens. » Et tendu la main.

Et sur la jetée de ce port breton, aux confins du Finistère, il restait un père qui ne savait plus s'il fallait remonter sur le *Fromveur* et retourner au pays ou bien risquer de s'échouer à Ouessant, comme ces barques halées sur les cailloux qui rouillaient, offrant à la lumière leurs flancs maquillés de goudron et tatoués de blanc.

J'ai posé les valises sur le quai. On aurait dit un travailleur immigré paumé en terre d'exil. J'ai regardé mes filles en face. J'ai dit qu'il était encore temps de rebrousser chemin. On était obligés de rien. J'y suis allé franco :

« Alors, qu'est-ce que vous décidez ? »

On était au bord de la rupture.

Une pause.

Une relance :

« Alors ? »

Une décision.

« Maintenant qu'on y est, on reste », a tranché l'aînée.

C'était elle le commandant, désormais.

J'étais complètement largué. J'avais mis toute mon âme dans ces premières vacances ensemble. J'ai enfoui la main dans ma poche pour dénicher l'adresse de notre lieu de villégiature. Des nœuds obstruaient ma glotte. Sûrement le début d'un cancer. J'imaginais les métastases ravies qui se frottaient les mains en moi et qui criaient ça y est, on l'a

eu !

« Alors, on avance ! j'ai annoncé.

– C'est moi le chef, maintenant, a rappelé Zola. Allez, on va de l'avant !

– Mais pourquoi on est venus là ? Dis-le-nous, au moins, a quand même demandé *madame Pourquoi*.

– Allez viens, laisse tomber », a répondu sa sœur.

Pourquoi on était arrivés là ? C'était à cause d'un ami.

« Quel ami ?

– Yvon Le Guen.

– C'est qui çui-là ? a demandé Zola en apnée.

– Un agent immobilier... », a avancé sa sœur.

Elle pensait que j'avais bénéficié d'une belle réduction du prix de location, ce qui expliquait pourquoi nous avions fait tout ce chemin pour débarquer sous les chutes du Niagara alors que le soleil en Algérie était radieux.

Non, c'était juste un copain de collègue. Le premier Gallo-Roumi de France que je croisais et qui ne me voyait pas comme un étranger dans la ville où j'étais né. Il m'avait sauvé la vie devant notre école.

Zola hoche la tête.

« Sauvé ta vie ? *Zarma* !

– Parfaitement !

– T'exagères pas un peu ? »

Non. Avant ma rencontre avec lui, j'avais toujours eu l'impression d'être un clou rouillé sur la chaussée des Français, je percevais ça dans les regards, surtout celui de Francis. J'entendais aussi les bouches tordues qui lançaient à mon passage : « Retourne dans ton pays, l'Envahisseur. Sinon gare à toi ! »

« Gare à toi » : me garer ? mais où ? J'entendais cette expression pour la première fois. C'était horrible de ne pas comprendre les nuances linguistiques. Je crevais de peur à chaque confrontation avec des mots inconnus. Je me sentais handicapé. J'en souffrais, mais je ne le confiais à personne pour ne pas gêner les gens tranquilles qui n'avaient rien contre ceux de ma tribu. De mon père, je tenais cette philosophie : ne partager avec les autres que le meilleur de soi et garder ses malheurs au fond, sous la godasse, jusqu'à ce que le temps les réduise en poussière, parce que le malheur est le plus grand dénominateur commun entre les humains. Alors il vaut mieux que chacun garde sa part pour soi, sinon notre besoin de consolation ne s'apaise jamais.

Je souffrais de ne pas avoir la tête de tout le monde. J'éclatais de colère devant le miroir de notre salle de bains : nom de Dieu, je n'étais pas un envahisseur ! Ce mot valait pour les êtres venus d'une autre

planète, reconnaissables à leur auriculaire décalé des autres doigts et dont on connaissait la mission sournoise : envahir la terre. Et seul David Vincent les avait vus, voilà pourquoi il était leur cible. Mais moi ? Par tous les diables, pourquoi voulait-on m'éliminer ? Avec mes parents, on n'avait pas l'intention d'envahir la France. Au contraire, on était là juste en transit avant de repartir dans notre vraie maison, sur la cheminée de laquelle une cigogne avait fait son nid.

Je ne savais pas me défendre contre cette malveillance.

J'étais étranger à tout ça,

Innocent de naissance.

Mon pays, c'était là où je vivais. Je savais par cœur le nom de l'hôpital où j'étais né pour le prouver en cas d'interrogatoire poussé ou de garde à vue prolongée : « Édouard-Herriot. Pavillon H. » Je me disais, si tu es pris dans un contrôle d'identité ou dans une rafle, tu cries très fort : « Je suis d'ici ! Interrogez le maire, il le sait », comme ça les policiers se demanderaient, tiens, comment il connaît le maire, le Suédois, et le temps qu'ils se grattouillent le menton, je m'esquiverais en douce.

Les gens d'ici voulaient me renvoyer de France, pour soupçon d'invasion, complot contre la République. J'étais non coupable. Tous les jours, je fixais mon auriculaire avec anxiété : il n'avait jamais été décalé par rapport aux autres doigts, j'avais tout de même l'angoisse qu'il pousse d'un coup.

Je n'avais jamais vécu sur une autre planète que Lyon, au numéro 12 de la rue du Sergent-Blandan, mais dans le regard des riverains, j'avais trop souvent vu que j'étais David Vincent et que David Vincent était algérien. Il avait volé un terrain qui ne lui appartenait pas. Ça allait mal se terminer.

Et ce qui devait arriver arriva. Un soir, à la sortie de l'école, Francis, le chef du quartier, me défia devant tout le monde :

« Hé, tête de pastèque... !

– Qui ? Moi ? j'ai répondu.

– Oui, toi !

– Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Tu manges le pain des Français ! »

Sa voix de ténor emplit les ruelles du quartier jusqu'à la place Sathonay, ricocha sur les façades des immeubles avant de fuser dans les traboules. Derrière, l'écho avait laissé une atmosphère précyclonique. Les jambes écartées à la façon d'un parachutiste du 27^e RIP, les pectoraux gonflés à bloc prêts à bondir de son blouson de cuir, il jeta son gant à terre. Un silence de duel au soleil plomba le quartier. Brusquement, les merles cessèrent leur chant dans les platanes et se cachèrent derrière les feuilles. Puis, alors que je regardais le gant pour

découvrir la signification de cet étrange rituel, profitant de mon inattention, le para m'expédia violemment son poing sur l'œil droit.

C'était un truc de Sioux qu'il utilisait toujours dans les castagnes, détourner l'attention de l'adversaire et le frapper par surprise. Je l'ai appris trop tard. La douleur me submergea. Elle fit plusieurs allers-retours dans mon corps, brûlant tout sur son passage. C'était la première fois qu'on me frappait. C'était la première fois de ma vie que je mourais. De honte. De peur. De tout.

Je devenais mon père.

Je me suis pissé dessus. C'était la première fois aussi. Heureusement, le liquide a inondé mes chaussures et pas le trottoir. Personne n'a rien vu, sinon je ne sais pas ce que je serais devenu.

Ce parachutiste au blouson d'aviateur me haïssait par héritage, ses parents avaient dû haïr mes parents et ses ancêtres, mes ancêtres. Cette chaîne de haine me paralysait. Elle était incurable. Nous ne nous connaissions même pas, je n'avais aucune chance de gagner son amitié, j'espérais secrètement qu'il ne saurait jamais rien de mes retours sur mon autre terre à bord du *Ville-de-Marseille* et de mes émotions parmi mes frères têtes de pastèque. Il m'aurait occis et aurait jeté mes restes aux requins-marteaux des eaux de la Saône.

Une question me taraudait : comment savait-il que je mangeais le pain des Français ? Après tout, j'aurais aussi bien pu aimer celui des Viennois, des Italiens ou des Turcs... Je ne comprenais plus rien. Une seule chose était claire : le gant était resté à terre, mon œil avait explosé et pendant que je plaquais mes deux mains dessus pour contenir la douleur, j'avais reçu un coup de genou dans les parties génitales, seconde phase de mon exécution publique. La foudre partie de mon bassin était remontée jusqu'à ma gorge. Elle m'avait même fait mal aux os. Et aux dents.

Une main entre mes cuisses et l'autre sur mon œil, je m'étais dit si ça fait aussi mal de se battre, alors je ne frapperai jamais personne de ma vie.

Je me souviens de la foule des carnivores de l'école qui criaient « Vas-y, vas-y, bats-toi ! Mets-lui ! Déchire-lui sa race ! » sur le trottoir noir d'enfants en short, cartable au dos. À ce moment-là, j'ai vu défiler les images de notre arrivée en train à Sétif, chez les miens, et le bonheur qui me remplissait alors. Le parachutiste du quartier voulait déchirer tout ça. Il détestait les melons et les têtes de pastèque. J'entendais ces mots qui tourbillonnaient en moi et je plaquais mon cartable sur ma tête pour ne plus les entendre.

J'ai d'abord vu la Voie lactée, ensuite des milliers d'étoiles qui filaient à l'anglaise. Il me restait un œil pour me diriger et échapper aux griffes du forcené. Bouleversé, j'étais. Moitié aveugle. J'ai pu me relever, j'ai fait face au para, serré les poings devant lui et j'ai dit

« Allez, viens, allez, peureux », pour l'impressionner, mais il a éclaté de rire, la foule aussi, alors j'en ai profité pour pivoter et j'ai couru comme un fou jusqu'à chez moi, manquant dix fois de me faire renverser par les Tractions avant noires, les Amis 8, les Déesses 21, les 4 CV et les 4 L, traversant la chaussée comme un cheval arabe piqué par une mouche lyonnaise. Je n'avais qu'une idée en tête : filer à la vitesse de la lumière, droit vers mon foyer.

Aller me garer.

Face au miroir, j'ai réalisé que j'étais David Vincent : non seulement j'aimais l'Algérie en cachette, mais de plus je mangeais le pain des Français. Surtout celui de monsieur Batesti, chez qui j'achetais aussi une fois par semaine un pain russe à quarante centimes. J'en raffolais. Lorsque Francis a voulu m'éborgner, j'ai eu peur de cette vérité : je buvais à deux sources.

En ruminant cette découverte, j'ai soudain réalisé que, dans la précipitation, j'avais oublié mon cartable sur le trottoir. Il y avait dedans mon carnet sur lequel j'écrivais mes souvenirs d'Algérie. Mais j'avais trop mal entre les jambes pour penser à ça. Il y avait plus urgent. J'ai filé droit au frigo, pris des glaçons et couru aux toilettes. Je m'y suis enfermé pour les placer dans mon caleçon. Le genou de Francis m'avait frappé fort, j'avais l'impression d'être devenu une fille. Je ne sentais plus mon sexe. Il était tout rentré dedans, avec les deux billes. Les glaçons m'ont anesthésié. Quelques minutes après, je suis redevenu un vrai garçon. Avec ses attributs et ses épithètes, comme disait Malik.

Une fois sorti des W-C, j'ai essayé de cacher mon œil à ma mère, mais elle a porté la main à sa bouche, choquée. J'ai aussitôt brouillé les pistes : je lui ai annoncé qu'à partir de ce soir je ne voulais plus manger que du pain *khobz ed'dar*, celui de la maison. Aucun parachutiste ne m'humilierait plus à l'école devant les garçons. Et devant les filles. Surtout Louise Batesti à qui je faisais des yeux de merlan frit depuis la rentrée scolaire et qui était restée là, spectatrice sur le trottoir, en jupe courte et bottines marron, au milieu de la foule noire.

Jamais je n'oserais réapparaître devant elle et les autres élèves de l'école.

Comble de malheur, dans mon cartable, il y avait une lettre que j'avais écrite avec mes mots à moi. Une lettre destinée à Louise. J'avais même humecté les mots « je t'aime » pour faire croire à des larmes qui auraient jailli de moi au moment où je les écrivais. Le parachutiste allait forcément tomber dessus. Je serais la risée de la ville entière. J'étais anéanti. Mes bras pesaient deux tonnes. Je me méprisais. Un garçon qui se fait molester sur le macadam par le premier rustre venu, pauvre minable berné par le plus grossier

stratagème, pourra-t-il trouver un jour une épouse et fonder une famille ? Qui va les défendre ? À coup sûr, Louise Batesti s'était posé ces questions. Je la comprenais. Une fille a besoin d'être en sécurité dans les bras de son aimé, sentir qu'il a du répondant face aux aléas et aux prétendants.

Ce jour de la grande défaite, je m'étais dit que je n'y arriverais jamais. J'aurais peur toute ma vie. Je me pisserais dans les chaussures au moindre coup de Trafalgar. Je ne trouverais jamais une amoureuse. Mais un homme peut-il tenir debout sans aimer ? J'étais fait. Alors un jour je me suis décidé à être courageux. J'ai écrit une lettre d'excuse pour l'acte de bravoure que j'allais faire et je l'ai posée sur le lit de mes parents. Le lendemain à l'aube, je suis sorti de la maison à pas de loup. Dehors il n'y avait que des travailleurs qui portaient au boulot à pied, en mobylette ou à vélo. Personne ne prêtait attention à moi, pourtant j'avais l'impression d'être un gyrophare tellement j'étais électrisé par ce que j'allais faire. Je suis passé devant le lycée La Martinière, puis j'ai marché jusqu'au bord du fleuve. Je suis monté sur la passerelle Saint-Vincent soutenue par des câbles aussi solides que ceux du Golden Gate de San Francisco. J'allais mettre fin à mes jours.

Une vieille dame qui traversait la Saône avec son sac à provisions à la main m'a regardé sans rien dire. J'ai pensé qu'elle imaginait que j'allais lui voler son sac, la pauvre. Elle a fait un pas de côté pour me laisser passer. J'ai attendu qu'elle s'en aille. Je ne voulais pas l'effrayer. Quand elle a tourné le dos, j'ai posé le pied sur le câble du pont. Je les sentais déjà les mâchoires des requins-marteaux qui se refermaient sur mon crâne, prêtes à aspirer mon cerveau. Mon carburateur toussait, crachait des gaz et des glaires. J'ai fixé l'eau du fleuve, argileuse. Elle avait l'air glacée. Je n'ai pas compris ce qui s'est passé en moi à cet instant, mais ça m'a paralysé. J'ai entendu la mémé qui criait. J'ai commencé à hésiter. Les immeubles de la Renaissance italienne qui s'alignaient sur le quai se reflétaient dans les eaux de la Saône. Un tronc d'arbre est passé dans les flots, porté par un cortège de vaguelettes noires. Puis j'ai vu flotter sur les eaux mon cartable d'école. Avec mes souvenirs d'Algérie, ma lettre d'amour à Louise. J'étais foutu. Ce n'était plus la peine de mourir une seconde fois. J'ai ôté mon pied du câble. J'ai fait marche arrière. Le cartable est passé sous le pont. Je me suis précipité de l'autre côté, impuissant. La mémé sur l'autre rive me fixait d'un air suspendu. Je l'ai regardée moi aussi. Quoi ? J'ai le droit d'essayer d'être courageux, non ! Elle a eu peur. Elle a tourné les talons et s'est diluée dans les traboules.

Je suis rentré chez moi m'abriter sous une couverture bien chaude, parce qu'il me semblait que j'avais pris un petit coup de froid sur le pont des Soupirs.

Ce n'était pas un bon jour pour mourir.

Je n'ai jamais retrouvé mon cartable et mon histoire. Ni ma lettre d'amour. Mais j'ai récupéré sur le lit des parents ma lettre post mortem. Ils ne l'avaient même pas remarquée, heureusement. De toute façon, ils ne savaient pas lire. Malik non plus ne l'avait pas vue, sinon il serait allé arracher les yeux du para. Après l'avoir scalpé. Et lui avoir cassé les dents. Qu'on touche à son petit frère le rendait hystérique. J'étais son protégé. Ses muscles avaient du répondant, pas comme ceux de mon père.

Je n'ai pas avoué à ma mère que j'avais été frappé par un parachutiste, elle aurait de nouveau eu peur de tous les Français, comme là-bas, au temps du djebel, en mai 1945 à El Ouricia, quand les soldats du contingent, avec les *Siligaines*, canardaient les champs de blé où elle se cachait avec sa famille, leurs mains de pauvres levées en bouclier. Si j'avais avoué, elle ne m'aurait plus laissé m'aventurer dehors, dans les champs de blé français. Parce que pour elle, un champ de blé était un champ de blé, quel que soit le pays où il se trouvait. Il fallait toujours s'en méfier.

Les *Siligaines*, c'était les Sénégalais. Les tirailleurs, noirs, africains, musulmans. Ils tiraient eux aussi sur les habitants des villages terrorisés. C'était leur métier. Ils étaient payés pour ça.

Ma mère a simplement demandé pourquoi mes chaussures sentaient l'urine depuis la veille, puis elle a voulu savoir qui avait mis ce khôl sur mon œil. J'ai répondu que j'avais heurté une branche sur le chemin de l'école et elle a dit heureusement elle ne t'a pas touché dedans. J'ai dit oui, heureusement, alors que j'avais été fracassé, les mots coupants de Francis m'avaient fait mal jusque dans mon squelette.

Mon cœur était un encrier, avec du pus à l'intérieur.

Sûr que ça allait suinter des années durant.

Surtout à cause de ce qui s'était passé. Ou plutôt pas passé : Louise Batesti n'avait pas bougé le petit doigt. Ni un sourcil. Rien. J'aurais pu agoniser sur le trottoir, toute la nuit, le ciel aurait pu tomber sur moi, Louise ne m'aurait pas secouru.

Pourtant, j'avais cru déceler chez elle une certaine tendresse pour moi. Hélas, je m'étais fait une raison. Dans les histoires de cœur, je n'y voyais rien, je n'y entendais rien, je n'y touchais rien. Pendant des semaines, ces goûters partagés, ces poèmes recopiés en douce pour elle, pour quoi, pour quoi ? Pour rien. Aucun retour. J'avais été nigaud sur toute la ligne.

Depuis, je n'ai plus jamais acheté de pain russe chez son boulanger de père. C'était le début des repréailles. Fini le pain des Français. Fini les Batesti. J'ai voulu m'inscrire au boxing club près de chez moi pour

pouvoir me défendre, mais il fallait payer l'inscription à l'avance et on n'avait pas de quoi avec les allocations familiales. Alors je me suis entraîné tout seul devant le miroir du couloir. Au bout de quatre jours, je l'ai cassé d'un coup de pied latéral non maîtrisé. Déconcertée, ma mère m'a proposé un rendez-vous avec son marabout. J'ai refusé. Je n'étais pas fou.

Après, je me suis mis à marcher de travers, un œil devant un autre derrière, le soleil se levait à l'est et moi j'étais complètement à l'ouest. La nuit, je pensais à notre maison en Algérie, j'allais m'y retirer, fini la France, les Français, le Rhône, Guignol et les canuts de la Croix-Rousse, je ne voyais plus que d'un seul œil, mais ça ne m'empêchait pas de rêver en serrant les dents et les poings.

Et de chialer en même temps.

Yvon Le Guen m'a sauvé de l'isolation humaine.

Il avait deux années de retard par rapport aux autres élèves, mais deux années d'avance en maturité. Dans la classe, il occupait toujours le dernier rang afin que les autres élèves puissent voir la prof et le tableau, car c'était un immense gaillard dont les épaules couvraient l'espace de deux sièges. Après mon agression, il est allé faire goûter à Francis ses poings de Breton, plus précisément de l'île d'Ouessant dont il était natif. Il l'avait occis en public et tout le monde avait été très surpris de l'humiliation du chef de quartier par le Wisigoth. En moins de deux, il avait dû jurer qu'il ne lèverait plus jamais la main sur moi. Le Breton m'avait redonné confiance en moi, je pouvais ressortir dans les champs de blé. Francis n'osait même plus me regarder. Pour le narguer, je lui disais « Allez viens, allez, peureux. » Il ne bougeait pas. J'étais un homme libre. Je me mis à vénérer les Bretons. Surtout ceux d'Ouessant.

« Ouessant » devint pour moi synonyme de soleil, de force et de trésor. Je croyais que l'île n'était peuplée que par de doux géants comme Yvon. Je me souviens précisément du lieu où ce mot s'est gravé en moi, un appartement au 46 rue de Brest à Lyon qu'Yvon louait grâce à l'argent de ses parents. Il était entièrement décoré de photos et d'objets bretons. Un soir, nous étions dans sa cuisine éclairée par un néon qui faisait flotter nos silhouettes sur les murs sales et gras et, tout en préparant de la pâte à crêpes, on parlait d'ici et de là-bas. À un moment donné, il a dit :

« C'est là. »

On aurait dit qu'il était au sommet de la vigie d'une goélette et qu'il criait « Terre ! Terre ! », exactement comme la première fois qu'on a hurlé ces mots sur le pont du *Ville-de-Marseille*. Son doigt a largué l'ancre sur le bleu glacé de la carte Michelin agrafée au mur. Il s'est tu. Ses yeux se sont envolés. Une petite brise s'est levée et a ridé la surface de la carte. Je l'observais de biais. Je les voyais, les gouttes de nostalgie qui roulaient sur ses cils. Les mêmes que les miennes lorsque j'arrivais à Sétif dans le train de mon enfance. J'étais bloqué devant la tristesse que j'avais réveillée en lui.

J'ai toujours aimé les îles, leurs falaises mélancoliques, leurs marins à la gueule burinée, leurs brigands au cœur grand, leurs corsaires manchots bucoliques et leurs poètes cheveux au vent. Ici, les mouettes sont chez elles, voiliers blancs du ciel.

Ces terres où l'on échoue, entre des épaves d'embarcations enchaînées à la vase, m'attiraient depuis la découverte de *L'Île au trésor*, le premier livre que j'aie lu en entier sans respirer.

À mon tour, j'ai lancé mon doigt sur le bleu de la carte et j'ai fait du cabotage, de l'île de Bréhat à celle de Groix, de l'île de Sein à Belle-Île. Ces noms aux lointains échos résonnaient en moi comme si j'étais né sur chacune d'elles. J'attendis ensuite que la nostalgie desserre le cœur de mon ami breton. Puis il se tourna vers moi, « Un jour je te la présenterai, mon île, tu viendras chez moi. Tu verras, tu comprendras. »

Le bateau qui assurait la liaison entre l'île et le continent s'appelait le *Fromveur*. Il y avait un grand phare, le phare de la Jument, avec son gardien, un poète fou qui ne descendait jamais de sa lumière... Les mots d'Yvon restèrent gravés en moi comme les poèmes de Francis James, d'Émile Verhaeren et de Maurice Carême que j'avais appris à l'école et qui reviennent rôder en moi aux saisons romantiques.

Yvon habitait rue de Brest, mais il était né très loin de Lyon et chaque jour il avait besoin de raconter son pays pour qu'il ne lui échappe pas, assis à une terrasse de café au bord du Rhône. Un jour, je réalisai qu'à Lyon, il était en exil. Pourtant, à peine cinq cents kilomètres le séparaient de sa Bretagne, il pouvait y rentrer à sa guise, mais c'était pour lui une vraie traversée de l'Atlantique. J'étais surpris par cet étrange Français pas comme les autres qui geignait comme un enfant d'être si loin de son île. Que devais-je dire, moi dont le pays était devenu inaccessible à cause du prix des billets ? Insurmontable, comme disait mon frère Malik.

Avec Yvon, j'ai appris que les méandres de la mélancolie sont tortueux et que la douleur d'être loin de chez soi ne se mesure pas en kilomètres sur une carte Michelin. C'est une émotion à fleur de peau, un petit vertige de chaque jour qui ronge l'âme, une vague, qui creuse incessamment. Yvon m'a fait découvrir l'éternel regret d'avoir laissé quelque chose derrière soi. Les Portugais l'appellent *saudade*. C'est ce sentiment que les chanteurs de *fado* vont puiser au fond de leurs entrailles, les yeux fermés. L'histoire d'un homme solitaire qui a perdu dans un port une amarre, une attache, ses origines. Leurs chansons disent que l'enfance est un été dont on ne revient pas quand, au seuil de nos portes, septembre a déposé sa première feuille morte.

À Lyon, sur les bords du Rhône, quand Yvon se mettait à raconter son pays, toutes ses voiles se tendaient vers Ouessant comme Verlaine au vent mauvais. J'en restais bouche bée. Le soir même du départ des vacances, il défaisait les liens qui le retenaient à Lyon, levait l'ancre tout en remplissant son sac de vêtements froissés, puis sautait dans sa vieille Fiesta et démarrait en trombe.

Il mettait les voiles.

Il partait, se tirait, se barrait.

Il filait rejoindre sa terre et se recharger. J'avais à peine le temps de le saluer. De toute façon, il détestait dire au revoir. « Le jour où nous nous quitterons, je ne te dirai pas au revoir, je suis comme ça, ne m'en veux pas », m'avait-il prévenu.

Ouessant était son seul amour. Il ne pourrait jamais vivre ailleurs que sur son île.

Il était elle.

Il était une île.

Comme mon frère Malik, il adorait se défendre avec des mots qu'il taillait en lames de couteaux. Ainsi, c'est lui qui m'annonça un jour que j'étais un indigène lyonnais. « Indigène ? » Je m'étais cabré. Ce mot me rebutait. Je me souvenais qu'en Algérie, les Français en colonie appelaient ainsi les gens de ma tribu. Voilà pourquoi je croyais que mes parents étaient des primitifs qui vivaient dans les arbres et sautaient de liane en liane entre les oliviers, vêtus de peaux de mouton, un poignard entre les dents. À cause du général Bugeaud. Il avait fabriqué ce portrait de singes aux miens qui vivaient en paix dans leurs villages. Elle ne me plaisait pas du tout, cette image, mais au contact d'Yvon, je me suis observé sous différents angles, aigus, obtus, j'ai redressé l'échine. Ma bosse a disparu. J'ai senti la fierté d'être un angle droit. J'ai cessé d'avoir honte de mes ascendants.

« Je suis un indigène, né à l'hôpital Édouard-Herriot de Lyon ! » j'avais crié à Yvon.

Il s'était bien marré.

Je n'ai jamais oublié.

Cette rencontre avec ce Français à l'ouest me transforma. Je suis devenu un autre. J'ai desserré les poings. Le monde m'ouvrait les bras. J'aimais la France du quartier de la place Sathonay. J'étais son fils légitime. Heureux de ma métamorphose, le Breton m'avait ensuite demandé si je connaissais le contraire d'un indigène. J'avais haussé les épaules. J'allais dire un Arabe, un musulman, quand il a lâché : « Un allogène. » C'était un joli mot. Sur le coup, des images avaient défilé dans ma tête, j'avais imaginé monsieur Batesti qui, depuis une cabine publique, passait son temps à téléphoner à ses gènes restés en Italie pour se souvenir des odeurs de sa maison, des crottins de chèvre, de l'humus de sa terre.

Au fil des années, Yvon Le Guen devint mon *calot*, ce qui signifie « ami » en dialecte de la Croix-Rousse. Mon calot allogène. À la vie, à la mort. Nous avons fait la cérémonie de l'échange de sang à la lame de rasoir, avec le serment de fidélité éternelle.

Ma mère l'adorait. Elle s'était mise à aimer tous les Bretons du monde. Elle prononçait *Douar Nenez* comme *Douar Bendiad* pour faire

rire la maisonnée parce qu'elle avait compris qu'elle touchait une corde sensible qui rapprochait les douars d'ici et les douars de là-bas et que c'était bon de rire des différences au lieu d'en avoir peur. Elle n'était jamais allée à l'école, mais elle n'était pas née de la dernière pluie. Quand l'ami venait à la maison manger le couscous aux cardons qu'elle concoctait pour lui, elle touchait ses cheveux blonds, les caressait en posant des questions sur ses parents pour connaître sa lignée familiale. Peut-être voyageait-elle, aussi, en questionnant et en écoutant.

Je faisais le traducteur parce qu'elle ne parlait pas français.

Elle ne pouvait même pas prononcer le mot « Bretagne ». Elle disait « bagne » à la place. Un jour, elle avait interrogé Yvon :

« Alours, ti l'aimes, la Lingerie ? »

Il m'avait regardé en ouvrant ses mains pour dire sa gêne :

« Quelle lingerie ?

– Elle veut savoir si tu aimes l'Algérie ? »

Il n'avait pas osé éclater de rire.

« C'est comme ça qu'on dit en algérien ? »

J'avais répondu oui, pour faire simple.

Il en a conclu que le français et l'algérien étaient proches, même s'il pouvait y avoir des confusions à cause de l'accent de ma mère. Puis elle lui a demandé, la prochaine fois qu'il viendrait, de lui apporter des photos de ses parents pour qu'elle fasse connaissance avec eux. Il en était ravi.

Il était l'un des nôtres.

Un jour, mon père m'a demandé avec regret : « Pourquoi les Francisses ils sont pas tous comme lui ? » Ils n'auraient pas fait la guerre et massacré sa famille à Sétif au printemps 1945. J'ai dit que les Bretons étaient un peuple à part. Des immigrés comme nous. Il a fait : « Ah, ci bour ça ! » Et sa tête a basculé un long moment dans la méditation.

Oui, c'était pour ça. Pour la première fois de ma vie, avec Yvon je me sentais heureux d'être moi. Juste moi, personne d'autre. J'ai appris quelques mots bretons et lui des mots kabyles. On a commencé par les insultes, les plus faciles à retenir, mais on ne les a jamais utilisées.

On nous appelait les jumeaux. Nous l'étions : quand l'un prenait un coup, l'autre avait mal. Tout ce qui était à moi était à lui.

Avec le Breton, je m'étais dit qu'au fond, tous les pauvres du monde sortent du même moule. Ils ont le visage carré et hospitalier, avec des rides profondes. Je me disais aussi que tous les pauvres du monde savent ce qu'accueillir signifie. Ils sont debout, les pieds nus plantés dans leur terre, fiers.

Les mois passaient. Plus ils passaient, plus j'étais heureux. Plus

j'étais heureux, plus j'avais peur. Nous avions grandi et je savais bien que le temps transformait les gens. On ne pourrait pas rester des calots éternels. Hélas, un jour vint la triste nouvelle. Une crevasse. Une absence. Yvon disparut. Aussi vite et mystérieusement qu'il était entré dans ma vie. Certains prétendirent que les adorateurs d'une secte l'avaient charmé avec une guitare sèche dans le centre de Lyon et qu'il était parti avec eux dans leurs élucubrations.

Je me mis à me ronger les ongles. Jusqu'au sang. Je l'ai cherché le long du fleuve, sur le pont des péniches, j'ai sifflé tant que j'ai pu, il n'est jamais revenu. J'ai refait les chemins que nous avons parcourus, effectué plusieurs allers-retours sur les berges, demandé aux danseurs des fest-noz lyonnais s'ils ne l'avaient pas vu traînant sa nostalgie dans le mistral.

Rien, volatilisé le Breton, perdu.

Je me suis senti troué de toutes parts. L'ami m'avait fait partager tant de choses, il était parti sans un mot. Je lui en voulais à mort. Je lui pardonnais à vie. Il ne savait pas dire *salamalec* et *kenavo* au moment du départ. S'effacer : il avait fait fort. Je m'étais fait une raison : ainsi, l'amitié avait besoin de respirer. Il fallait la laisser s'en aller comme les petits papillons bleus du printemps. Elle s'éloignait, elle reviendrait.

Je n'abandonnais pas mes recherches. Les vacances d'hiver avaient commencé. Triste, je m'étais pointé à l'entrée de l'autoroute, guettant le passage des Ford *Fiesta* blanches dans l'espoir d'apercevoir la sienne. En vain. À la tombée de la nuit, ce sont les policiers qui vinrent me déloger de mon poste d'observation strictement interdit à toute personne étrangère au service, l'un d'eux m'avait traité de « Suédois » et avait menacé de me renvoyer dans mon pays si je continuais à « ouvrir ma gueule », alors que je n'avais pas prononcé un mot. J'ai réussi à murmurer : « Je suis un indigène, je suis né à l'hôpital Édouard-Herriot et je connais le maire de la ville. »

Il s'en moquait comme de l'an quarante, tandis que ses collègues se gaussaient en m'embarquant dans le panier à salade :

« Un Suédois qui connaît le maire de Lyon ! On aura tout entendu ! »

Ils ont vu que j'étais atypique et que je maniais bien la langue française. Ils m'ont remis en liberté, après avoir inscrit mon nom sur ce qu'ils appelaient une « main courante » au commissariat.

De retour à l'air libre, j'ai aussitôt repris mes recherches. À plusieurs reprises, je suis allé sonner à la porte de l'appartement rue de Brest. En vain. Son nom était encore inscrit sur la boîte aux lettres, débordante de prospectus. Les voisins ne savaient rien.

Une seule fois, ma mère, préparant un couscous aux cardons, me demanda des nouvelles de ce garçon si gentil, au visage si doux qu'elle

appelait Yvonne, je dis qu'il était reparti dans son pays et elle répondit qu'elle comprenait ça, il avait bien raison, on ne pouvait pas passer toute son existence en exil, chez les autres. Son visage avait changé de relief quand elle me demanda ensuite, les yeux heureux, si je me souvenais des voyages fabuleux que nous faisions sur le *Ville-de-Marseille* et dans le train de Sétif quand nous retournions en Algérie. Elle hochait la tête pour rassembler les souvenirs autour de ses yeux, en cercle, comme nos bagages sur le pont du bateau qui nous emmenait là-bas.

Bien sûr que je me souvenais. De chaque détail. Et plus je me souvenais, plus la douleur du manque de Malik me bouffait des parts de cœur. J'avais tout écrit sur mon carnet de voyage :

7 juillet 1967. Au port de Marseille, avec mes parents, mes sept frères et sœurs et moi, on est arrivés vingt-quatre heures avant le départ du bateau, parce que mon père est toujours angoissé d'arriver en retard. Il préfère se présenter à l'embarquement un jour avant plutôt qu'une minute après. Vingt-quatre heures d'avance ! Sous le soleil de la Canebière en plein été, sans argent parce qu'il fallait faire des économies, suant sous le poids des valises et des cartons pleins de cadeaux apportés à la famille du village, avec mon père qui ne cesse de rouspéter, qui craint que le toit du ciel nous tombe sur la tête, comme si le ciel n'avait d'autre plan que de se laisser choir sur nous et nos vacances. Derrière lui, ma mère fait la sourde oreille. Elle est déjà là-bas, au village où elle est née, tranquille. Elle se délecte des odeurs de galette chaude, au cumin et au safran qu'elle sent déjà. Elle ferme les yeux et se revoit marcher avec son père qu'elle tient solidement par la main, entre le village des Amouchas et celui d'El Ouricia, où son mari l'attend au milieu des moutons. Une sirène de bateau hurle. Nous sommes à bord du Ville-de-Marseille. Nous regardons le vieux port qui s'en va derrière, la Canebière qui remonte vers la gare Saint-Charles, nous passons devant l'île de Monte-Cristo et sa légende du prisonnier, nous disons au revoir à la Bonne-Mère en imitant l'accent de Fernandel, de Raimu et de Marcel Pagnol. Au revoir la France, à bientôt. Peut-être. Sur le pont qu'une brise commence à fouetter, mon père a déposé nos valises en cercle pour nous protéger du froid et surtout pour surveiller les richesses destinées aux cousins de là-bas. Il a dû voir cette tactique de campement dans les films de John Wayne, quand les Comanches attaquent les caravanes d'immigrés irlandais. Ou peut-être a-t-il entendu parler de la smala de l'émir Abdelkader. En tout cas, il s'est assis en sauterelle au milieu du cercle pour avoir une vision panoptique des choses : à trois cent soixante degrés et même plus si nécessaire. Il est prêt à bondir comme un félin. Pas un

malandrin n'approchera de nos richesses accumulées au prix de tant de sueur : des jouets en plastique pour les enfants, des vêtements neufs pour les uns, d'occasion pour les autres, du chicoulat aboumarchi, du saboune de Marseille pour frotter le linge et la peau, du shampoing, des cigarettes, des parfums pas chers, des bouteilles d'eau de Cologne, un carburateur de Bijo 404 pour le rémouleur du village dont la voiture est en panne... Avec mes frères et sœurs, nous sommes allongés à côté, sur les transats que nous avons loués pour pas cher peuchère, comme dit mon frère aîné Malik avec l'accent de la Canebière. Nous avons étendu des couvertures sur nos jambes. On rêve, les yeux lâchés dans les constellations. Malik invente un poème sur le ciel criblé d'étoiles qui paraît à portée de main. Il clame que c'est un saule pleureur bourré de guirlandes qui pendouillent comme des lucioles pour éclairer les Terriens. Il pense que les étoiles sont des mégots de cigarettes incandescents que les ancêtres partis au ciel balancent à terre pour qu'on ne les oublie pas. Il a lu ça dans un roman grec. Juste à l'entendre, je meurs d'envie de toucher les branches du ciel pour embrasser les étoiles filantes. Puis il a proposé de jouer à celui qui en voit une le prem's. Aussitôt, je lance mes yeux dans le ciel, je traque les perles fugitives. J'ai bien chaud sous les couvertures. On rentre chez nous, là où tous les gens ont la même tête que nous, c'est ce petit détail qui me marque le plus et que j'aime le plus. Je sais que je n'aurai pas peur de me retrouver au milieu de mes semblables. Pas comme en France où je suis trop différent des gens d'ici, je le sais, je le sens dans leurs yeux. Je suis clairvoyant.

Puis je sombre dans le sommeil, je suis léger, je suis un papillon suspendu à un fil invisible. Je résiste. Je veux être le premier à trouver l'inaccessible étoile.

Ça y est ! J'en vois une !

Une quoi ?

Une étoile filante !

Où ?

Là,

là !

Mais elle a déjà filé, c'est son sort, filer sans cesse et laisser de la poudre d'illusion dans sa traînée blanche. Soudain j'en vois une autre, puis une autre, ça défile de tous côtés, c'est un feu d'artifice, la fête du ciel, on rentre dans le pays de nos parents, nos ancêtres ont suspendu des guirlandes multicolores aux arbres de leurs souvenirs. Mes ancêtres ne sont ni gaulois, ni romains, ni burgondes, ni vandales. Ce sont des cavaliers arabes venus avec les armées d'Abd al-Rahman

jusqu'à Poitiers en 732. Mais je ne le dis à personne.

« Arabe » est un gros mot.

Les mots d'Yvon Le Guen hantent ma mémoire. Dans son pays, il y avait de l'eau partout, les carrelages des terrasses ne craquelaient jamais, de chaque rocher on pouvait plonger dans la mer et se rafraîchir à tout moment. Un beau matin, un bateau me débarquerait sur cette terre de lumières, j'en étais sûr. Viens dans mon île, viens, me susurraient des sirènes de grand chemin. Je n'avais pas de boules de cire dans les oreilles. Je n'étais ligoté à aucun mât. Je me tenais prêt à plonger.

À peine débarqués, tous les passagers du *Fromveur* se sont volatilisés. Nous nous retrouvons, mes filles et moi, seuls, abandonnés, nos bagages à nos pieds. Le chauffeur du car local nous hèle et nous demande dans quel hôtel nous avons réservé. Je dis ce n'est pas un hôtel, mais chez un particulier. Il réclame l'adresse.

La bruine postillonnait quand il a posé les yeux sur l'encre dégoulinante de mon bout de papier. Il a simplement dit « Montez », il y en avait pour vingt minutes.

Une bonne tête, ce chauffeur. Un petit quelque chose d'Yvon Le Guen dans le regard, chaleureux. Un visage carré, surtout côté mâchoires, des sourcils disciplinés. Et des lunettes de soleil. En plein milieu des cumulo-nimbus qui flinguaient le ciel, cet attribut laissait envisager qu'il avait de l'humour, outre sa bonne humeur.

À part nous, il n'y avait pas grand monde dans le car, et même personne pour dire les choses comme elles étaient. Le chauffeur, qui nous visait dans son rétro intérieur, a dit : « Vous pouvez vous mettre là où vous voulez, ce n'est pas le choix qui manque ! » J'ai répondu merci, et j'ai ajouté : « Vous pourrez y voir clair avec vos Ray-Ban sous la pluie ? »

Il a fait : « Ah, vous avez remarqué ? »

J'ai dit : « Je suis clairvoyant. »

Après une seconde d'hésitation, il a trouvé que c'était un atout. Puis il s'est tu. Il n'a pas ôté ses lunettes pour autant. Ensuite, je me suis tourné vers Zola, je lui ai proposé de s'asseoir sur mes genoux pour la réconforter, elle commençait à avoir des nausées à cause du mal de mère, et je n'ai pas quitté des yeux le paysage que nous traversions, à la recherche des images qu'Yvon avait déposées dans mon sac à souvenirs. Les nœuds sont revenus. Qu'étais-je venu faire ici ? J'ai revu Yvon qui pointait son doigt sur la carte Michelin et, avec le recul, je trouvais la concordance des temps, tout était limpide, ma route tracée. Les mots de mon ami prenaient leur sens, maintenant que je débarquais au pays de son enfance.

C'était un petit émerveillement de chaque instant. Au milieu du ciel, à notre passage, une mouette, puis une autre, et une autre encore nous ouvraient la route et guidaient le chauffeur à lunettes qui essayait d'éviter les nids-de-poule, réduisant sa vitesse, zigzaguant entre les vagues, faisant sursauter un ou deux sièges mal arrimés au plancher rouillé. De temps à autre, au milieu d'un creux, un éclat de mer. Un peu plus tard, mon regard s'égara sur un coquelicot né sur

l'accotement de la chaussée, seul, résistant aux gouttes de rosée et aux coups de vent qui tentaient de le plier. Il était touchant. Je voulais le montrer à mes filles, mais elles étaient ailleurs, le nez collé à la vitre embuée du car sur laquelle on pouvait déchiffrer l'annonce « Issue de secours, ne briser qu'en cas d'urgence. »

« Il pleut toujours », a fait remarquer Zola.

J'ai levé la tête et prié le soleil de se montrer le plus vite possible, cette réconciliation avec mes filles valait de l'or pour moi. Il n'a pas bougé le moindre rayon. J'étais navré pour ma petite chérie. Je savais que c'était sa façon de redemander où était sa mère, et moi je ne pouvais lui être d'aucune aide, je n'en savais rien du tout où était sa maman, son visage s'était dilué dans un trou noir. De plus, comble du malheur, les téléphones portables n'ayant accès à aucun réseau, Ouessant était en zone d'ombre, comme on dit chez France Télécom, on ne pouvait même pas passer un coup de fil. Alors j'ai fait une prière en douce à Allah et à Jésus pour qu'ils conjuguent leur miséricorde et amènent le soleil. Il n'y avait pas d'autre issue de secours dans ce cas d'urgence.

Zola a écrit sur la vitre embuée « sale ».

Le chauffeur s'est retourné vers nous. « Pas terrible, le temps, hein ? » Puis il a ajouté que les gens d'ici avaient dans le cœur le soleil qui manquait à leur décor. La lumière, c'était les habitants. J'ai dit c'est bien. Il a expliqué que c'était la raison pour laquelle il portait des lunettes. Elles avaient un but préventif : en cas d'apparition soudaine des rayons lumineux, il les avait sur lui, ce qui lui évitait un accident et une incapacité de travail. Car au volant, la vue c'est la vie, n'est-ce pas ?

Lui aussi soliloquait. Ça n'a fait rire personne. Les cœurs étaient gros. Le temps était gros. Je me suis souvenu qu'on n'avait même pas de cirés. C'est d'ailleurs ce qu'a répété Sofia en voyant le petit déluge dans lequel le car s'enfonçait.

Le chauffeur s'appelait Robert. C'était marqué sur son veston, de manière à ce que, s'il s'égarait dans la lande ou sur des chemins de traverse, on puisse aisément le retrouver. Il nous a déposés au lieu-dit indiqué sur le papier humide. Il supposait que c'était bien là.

« Vous savez, tout le monde se connaît sur l'île », a-t-il marmonné, l'air de dire que ce n'était pas comme chez nous, dans les villes dépourvues de chaleur humaine où les gens s'éteignent au salon devant la télé allumée, parce que personne ne connaît personne dans les immeubles gratte-ciel.

Cette madame Legris, grâce à ses nombreuses maisons de location sur Ouessant, était connue comme le loup blanc qui dort dans des draps de soie. Robert l'a allumée en breton : « Elle est blindée », j'en ai déduit qu'elle avait un coffre-fort tout confort qui lui permettait de

voir venir, de ne pas être surprise par les fins de mois qui vous tombent dessus brutalement et vous font du mauvais sang et des cheveux blancs.

Nous sommes descendus du car avec nos petits bagages de citadins. Ma valise sur roulettes bien calée dans ma main, j'avais la dégainée d'un touriste japonais égaré sur l'autoroute des vacances. Robert Redford, à son volant, n'a pas pu retenir un rictus de compassion. J'ai bien vu qu'on lui faisait pitié avec nos peaux mates de gens du Sud. Il a dû se demander ce que venaient faire sous la pluie de son pays ces trois clampins en baskets trop propres.

Il a donné un petit coup de klaxon avant de poursuivre sa route entre les nids-de-poule. Et j'ai eu un immense regret en le voyant partir. Je me disais, avant que le *Fromveur* ne retourne à la civilisation, on pourrait peut-être envisager de réembarquer si la demeure ne nous plaît pas, si elle est hantée, s'il y a trop d'araignées... Le doute m'écartelait. Je crevais d'envie de lui crier, Hep, hep, Robert, attendez, s'il vous plaît, ne nous abandonnez pas ici ! Vous ne voyez pas qu'il va pleuvoir toute la semaine ? Hep, Robert ! Je l'aurais tutoyé, Aide-moi, camarade, tu es mon dernier espoir de ne pas perdre mes filles pendant les vacances. Aie pitié de moi.

C'était le seul type qu'on connaissait dans ce désert de pluie.

En plein trouble, je n'ai pas bien entendu les plaintes de mes filles à l'approche de la maison Legris. Elles gémissaient que ça sentait l'humidité à plein nez, se plaignaient des petites rafales de vent qui fouettaient le paysage et colportaient les senteurs fortes de l'air salin et celles visqueuses des varechs qu'elles découvraient pour la première fois.

Et puis il y avait aussi des bouses de vache sur le chemin devant la bâtisse qui leur provoquait des haut-le-cœur.

« Il pourrait nettoyer, quand même, le maire de la ville ! » a récriminé la petite. C'est comme ça qu'on accueillait à Ouessant les touristes bienveillants qui avaient préféré la pluie d'ici au soleil de l'Algérie ?

On entrait dans les revendications politiques à présent, les choses s'envenimaient. Le climat social se durcissait. J'ai juré que dès que nous serions installés, j'allais revenir avec un balai pour nettoyer le chemin.

La lettre de la propriétaire précisait que les clés de la porte étaient cachées sous un coquillage à l'entrée de la bâtisse que protégeaient deux gros massifs d'hortensias d'un bleu délavé. Les tiges des fleurs étaient rompues sous le poids des gouttes de pluie.

La demeure était une maison simple, à deux étages, avec des volets

verts de Bretagne. C'était une maison modeste, avec des bouses de vache devant l'entrée, personne ne pouvait le nier, mais c'était une maison quand même, juste pour nous trois. Elle devait être humide, mais chaleureuse avec des meubles en formica comme on n'en trouve plus sur le continent. J'étais un père heureux, avec ses enfants. Je les avais pour moi, pour de longues journées, avec comme programme « être ensemble » et c'est tout. Manger, lire, rire, se promener, manger, dormir, faire du vélo sur la lande. Rire encore. Parler, peut-être. Mais pas de votre mère, je vous en prie, inutile d'en rajouter, à quoi bon passer sa vie à faire semblant d'aimer quelqu'un, alors que les pétales de l'amour sont tombés, non ! Quand vous serez grandes, vous me remercirez du bon conseil d'Ouessant que je vous aurais prodigué.

C'est vrai qu'elle sentait le bonheur, cette semaine de vacances. Je jurais à tous les dieux que j'allais être à la hauteur. Qu'ils me donnent juste ma chance en m'envoyant du bon soleil, je m'occuperais des détails de l'organisation sur terre.

Les clés n'étaient pas vraiment cachées, seulement déposées sur les marches. Non pas dessous mais près du coquillage, car ici les cambrioleurs ne couraient pas les chemins ni la lande. Un nain de jardin au sourire cimenté se tenait immobile dans un coin, à l'abri d'un saule pleureur. Je lui ai dit bonjour, pour faire sourire mes filles, puis j'ai cherché des yeux les voisins. Seul le ciel nous observait. Il guettait nos réactions, entouré de ses artificiers prêts à larguer sur nous leurs hectolitres d'eau au moindre éclair.

Les mouettes curieuses épiaient nos gestes du haut du toit d'ardoise. Elles avaient suivi le car jusqu'à destination et s'apprêtaient à répandre la nouvelle de notre arrivée.

Dans la salle de bains, les filles ont trouvé que le miroir était immense et très bien sculpté, c'était déjà un bon point, ensuite elles se sont précipitées à l'étage pour choisir la meilleure chambre, les deux avaient vue sur la mer, lorsque les nuages voudraient bien nous laisser la voir, parce que pour l'instant elle était complètement floutée.

« Hou là là, ça sent trop l'humidité. Mais pourquoi ? s'est plainte la petite en se laissant tomber sur le matelas pour en tester la résistance.

– Il ne fait que pleuvoir dans ce bled », a renchéri la grande en ouvrant un placard aux charnières grinçantes.

Et puis on ne voyait rien par les fenêtres à part le rideau de la pluie.

Et puis il y avait une horrible araignée dans un tiroir.

Et puis, et puis, épuisé le papa. Le coup a failli partir. Je me suis mordu les lèvres pour ne pas laisser sourdre ma colère.

« Heureusement, y a la télé », s'est rassurée Zola.

Nous sommes ressortis de la maison. Nous avons d'abord laissé passer un troupeau de vaches mouchetées qui rentraient pour le dîner. Elles ne nous ont même pas adressé un regard, concentrées sur leurs sabots qui pianotaient sur le bitume, les mamelles pleines de bon lait breton qu'on pouvait acheter à la ferme, c'était écrit sur un panneau juste en face de chez nous. Mes filles ont porté les mains à leur nez pour se protéger des relents des bouses et ont proféré quelques onomatopées supplémentaires contre les incivilités des bovins et l'incompétence des autorités municipales. J'avais déjà remarqué que même les crottes de chèvre provoquaient chez elles cette réaction hautement urbaine. Comment auraient-elles pu vivre dans les ruelles d'un village d'Algérie pleines de moutons, de biquettes, de vaches, de dromadaires, d'ânes, de chats et de chiens, d'iguanes et d'enfants cul nu ? J'avais eu mille fois raison d'opter pour Ouessant.

Zola a trouvé que si le lait des vaches sentait aussi fort que leurs bouses, elle n'allait pas en boire de si tôt. Le fermier pouvait attendre la saint-glinglin. J'ai fait remarquer que les produits en question ne sortaient pas de la même source, mais elle était déjà loin.

Nous avons vite contourné le pâté de maisons pour arriver aux falaises à quelques centaines de mètres derrière notre demeure. Angoissées, mes filles ne voulaient pas approcher trop près des dents de requins, craignant de dérapier sur la pierraille et de valdinguer trente mètres plus bas, à l'endroit où on apercevait de petites criques qui tenaient blotties des embarcations aux mâts figés.

J'ai proclamé que personne ne valdinguerait nulle part tant que je serais là. Je veillais sur tout. Elles ont souri en chœur.

Quelques nuages de traîne teignaient la surface des eaux d'une lueur fantomatique. Dans le pli des roches, au creux des jeux d'ombre et de lumière, j'imaginais des secrets accumulés, de gros oiseaux sombres, les ailes repliées dans leur plumage, qui attendaient leur heure, peut-être le retour d'un chalutier pour le prendre d'assaut et dîner à l'œil.

Et le silence. C'est cela qui m'apportait l'apaisement. Dès mon arrivée sur l'île, le moustique enragé qui bourdonnait dans mon tympan avait trouvé la sortie. Je pouvais dormir à présent, connaître la douceur du repos. C'était l'armistice dans mes oreilles. Les fantômes étaient lessivés : celui du juge des affaires familiales, de l'avocat en robe noire qui, au fil du dossier, trouvait ma femme pas si mal que ça. L'expression m'avait marqué : Que ça quoi ? j'avais envie de lui demander d'homme à homme. Il voulait sans doute me dire « Tu veux divorcer de cette belle femme, mais tu es fou ! Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! »

Et il y avait surtout cette fonctionnaire venue m'interviewer pour ma demande de garde alternée. Embusquée derrière ses lunettes de la Sécu, elle m'avait bouleversé avec sa question : « Serez-vous en mesure d'assurer l'éducation de vos filles ? »

J'avais quarante ans, nom d'un chien ! L'interrogatoire m'avait déglingué. La dame prenait des notes sur son calepin, assise sur mon canapé, bien droite, les genoux serrés, comme pour ne laisser filtrer aucun doute sur ses intentions. Lors de mes déplacements pour mon travail – elle avait lu dans le dossier de divorce qu'ils étaient nombreux –, comment allais-je procéder pour surveiller mes enfants, leur prodiguer la stabilité paternelle nécessaire à leur développement ?

Ses mots de mécanique judiciaire étaient des pieux. Ils s'enfonçaient dans mes oreilles. Ils me défonçaient. Être en mesure de, procéder à, prodiguer, stabilité... je ne pouvais plus entendre ça. Je m'étais concentré sur ma respiration pour éviter de lui sauter au cou. Je me disais, non, non, ne fais pas ça, tu vas le regretter toute ta vie, tu vas

payer dix ans, pense à quelque chose de positif. Alors j'ai pensé à ces gamins qui couraient comme des dauphins le long du train qui reliait Alger à Sétif, proposant des figues de Barbarie, des bouteilles d'eau... Quand il atteignait les hauts plateaux et se mettait à peiner, perdant de sa vitesse, des nuées d'enfants décollaient comme des étourneaux des alentours. Ils se ruaient sur le train pour le prendre d'assaut en brailant, la morve au nez, pieds nus, les bras écartant le ciel pour se frayer un passage vers l'eldorado qui passait en toussant. Certains tendaient la main pour recevoir des pièces que les passagers leur lançaient, les plus commerçants tentaient de refourguer leurs marchandises, des casse-croûte enveloppés dans du papier journal, des bouteilles de Coca-Cola, de Fanta ou de Sélecto, des pistaches, des cacahuètes, des cigarettes au détail... Un petit vendeur de figues de Barbarie criait : « *Haou el Hindi, Haou el Hindi, el mouss min rindy !* Achetez mes figues, je les épluche moi-même avec mon couteau ! » J'étais fier que mes parents m'aient appris la langue. Ici, je n'étais pas étranger. À côté de lui, un vendeur d'eau fraîche, Viking blond aux yeux bleus, surprenant par son agilité à éviter les pierres saillantes. Il devait, tout en courant, emplir un verre d'eau avec sa gourde pleine, le servir au client, reprendre le verre une fois vidé, encaisser sa pièce, un art dans lequel les valeureux desperados des hauts plateaux étaient passés maîtres.

Sur les frimousses des enfants, des sourires s'étiraient. Leur façon de jouer au petit train les comblait de bonheur. Puis, quand la locomotive reprenait de la vitesse et que les voyageurs leur lançaient les derniers verres, les bouteilles consignées, des pièces de monnaie, ils se roulaient dans la poussière pour les ramasser et, progressivement, leurs piailllements se fondaient dans les airs, le train filait son chemin dans le crépuscule. Depuis les marches, je me remplissais de la quiétude qui planait sur cette terre tranquille. J'avais un pays.

« Vous n'ignorez pas que les enfants ont besoin d'un père stable pour grandir normalement ? »

La voix m'a sorti de mon voyage.

Le dos au mur, face à la femme de marbre, je me suis ressaisi. Je me suis défendu calmement : mes deux trésors n'avaient pas besoin de surveillance particulière, j'avais une flopée de frères, sœurs, neveux, nièces et parents qui ne demandaient qu'à s'occuper d'elles, ils les adoraient encore plus que moi, chez les *Ouled Bendiab* l'éducation était une affaire de tribu, pas seulement d'individus, et je n'avais pas besoin de textes législatifs pour assurer mon devoir de père. J'avais donné ma parole d'homme. La dame a répondu : « On en a vu d'autres. »

Elle m'a saccagé. Elle a parlé de jurisprudence et de je ne sais quoi d'autre encore. Je n'ai pas polémique. Mais après trois questions administratives, la pression est remontée. La dame voulait me faire craquer. Face à cette intruse qui me récitait des leçons de la fac de droit ou de psychologie, je me maudissais d'en être arrivé là.

J'aurais voulu faire marche arrière : effacer le cauchemar, re-aimer ma femme, me re-marier, re-commencer, re-essayer d'être heureux – tout, pour ne plus entendre cette dame en noir. On pouvait appuyer sur la touche *rewind* dans la vie, non ? Faire souffler le vent contraire. Machines arrière, toutes ! Où était-elle, cette touche ? J'ai serré ma lèvre inférieure entre mes dents. Ça saignait. Je me suis levé et j'ai dit : « C'est fini. »

On sent la force d'une phrase au ton de son dernier mot. À son son. Une lame de guillotine. Après, il y a eu un sacré trou. Mon passé s'est contracté en peau de chagrin, laissant se profiler les aléas d'un avenir à gros risques. J'étais dans un sale pétrin.

La dame a haussé les sourcils. « C'est fini quoi ? » Toujours assise sur le canapé, le calepin sur les genoux.

J'ai dit : « L'entretien, c'est l'entretien qui est fini. »

Des loupottes se sont allumées dans son regard. Son visage s'est marbré. Elle a fait trembler ses narines, puis a averti : « Vous savez ce que ça veut dire...

– Je n'en ai cure.

– ...que la garde alternée est aussi finie, je dois consigner dans mon rapport votre refus de répondre aux questions de l'administration. Si j'étais vous...

– Sortez, je vous en prie ! »

Elle m'a fixé du regard. Pour m'immobiliser. Pour savoir. Il n'y avait plus rien à savoir. Tout était *consigné*, comme elle disait. Elle a fermé le calepin. Elle a osé demander si je ne regretterais rien. J'ai ouvert la porte. Elle s'est levée. Elle a réajusté sa jupe. J'ai baissé mon regard vers ses jambes. Elle a vu.

Elle est partie.

J'ai perdu la garde alternée.

Mais à peine était-elle sur le palier que je regrettais déjà de ne pas l'avoir insultée en breton, en français, en arabe et en kabyle. J'ai envoyé un coup de pied dans le canapé, là où elle était assise. J'aurais dû tout lâcher. Cela m'aurait libéré. Au lieu de ça, j'ai pleuré de rage. Je me disais, si mon père me voyait en train de vagir comme un bébé dans sa poussette, ce serait une sacrée honte. J'avais souillé l'honneur de la tribu. Heureusement, John Wayne était loin de tout cela, au royaume du confort éternel, loin de ce bourbier. Je lui épargnais mes

crampes de divorcé.

Après la visite administrative, j'ai contracté un ulcère à l'estomac. Et j'avais une vision alternée de mes filles. C'étaient mes enfants des vacances. Mes filles du week-end. Une amputation de moitié. Dans la salle de bains, à chaque fois que je m'approchais du lavabo, je vomissais. C'est aussi à cette période que mes troubles du sommeil ont démarré.

Alors, à Ouessant, je marchais sur des œufs, attentif au moindre détail. Rien ne devait ternir l'instant fragile de nos retrouvailles. Chaque risque de divergence devait être anticipé et éradiqué. J'avais les yeux périscopiques, pire que mon père sur le pont du *Ville-de-Marseille*, lorsque le soir nous sommes entrés dans le village, mes filles derrière et moi devant. Les ruelles vides et muettes exhalaient une odeur de varech et de poisson qui était encore plus toxique que les bouses de vache devant notre maison, à en croire Sofia, notre *nez*. Depuis une petite place centrale, on apercevait la mer noire et froide, grondant, qui entamait sa descente, et le long de la plage, de grosses barques qui dormaient sur le flanc comme des cachalots morts. En déambulant dans les venelles pour choisir un restaurant, nous sommes passés devant un loueur de bicyclettes et mes deux trésors ont suggéré de revenir le lendemain en louer une pour la semaine. C'était une super idée. J'étais d'accord. Follement. De tout mon être. Un projet commun : pour créer du lien.

Les vélos étaient de toutes les couleurs, contrairement à l'île grise. Ils allaient mettre des épices dans notre séjour. J'ai eu une poussée de bonheur, surtout en voyant le violet qui m'a offert une bouffée d'enfance. Je l'ai contenue pour ne pas déclencher les représailles du mauvais œil.

Ouessant. Première nuit. J'avais commencé la lecture du seul roman que j'avais apporté, quand une pluie d'abord en biseau, puis en marteaux, s'est mise à cogner le toit. Les dieux faisaient une grande lessive d'été. Ils essoraient les nuages à pleines mains. Les fantômes de l'île voulaient nous renvoyer au bled. Ouessant testait les résistances de ces trois pèlerins qui avaient osé venir la narguer chez elle, ces embourgeoisés râleurs qui se moquaient des vaches et vilipendaient le service de ramassage de la mairie.

J'avais peur que mes filles paniquent sous les rafales, alors je me suis posté devant l'entrée de leurs chambres et j'ai fait le guet une bonne partie de la nuit, une lampe torche à la main. Des éclairs fluorescents fouettaient le ciel, déchiraient les constellations en mille éclats de miroir et, quelques secondes après une accalmie suspecte, on entendait des obus qui tombaient autour de notre maison, la bourrasque battait les vitres, inondait les massifs d'hortensias, le nain de jardin ruisselait, son visage flashait sous les éclairs, les branches du saule pendaient dans un abandon de noyé.

Mais le tapage nocturne ne perturbait pas le sommeil de mes filles, alors j'ai dit à la nuit : « Tu as vu, nous n'avons pas peur de toi, tu peux continuer à t'épuiser si ça te chante, mais tu peux arrêter aussi, ça nous fera des vacances. »

Je soliloquais dans la pluie française comme mon père face au soleil algérien qui fendait les carreaux de sa terrasse. Elle m'a entendu. Elle a capitulé. Elle a dû se demander où j'avais appris la langue des éléments. Brusquement, la guerre a cessé. Les éclairs se sont repliés. Je suis retourné m'allonger, fier, l'esprit libre pour reprendre ma lecture.

L'histoire que je lisais se déroulait en pleine guerre d'Algérie. Elle racontait l'amour entre le jeune Ali et la belle pied-noir, Maria, que l'indépendance du pays déchire et sépare. Il veut être libre et indépendant, elle veut aimer son prince charmant. Elle voudrait bien commander pour son trousseau de mariage la maison des trois petits cochons, celle qui résiste à tous les assauts des loups racistes, mais il ne veut pas entendre parler de ces bêtes impures. Ils ont peur tous les deux de vivre leur bonheur et de perdre leurs attaches. S'ils ont des enfants, il n'y aura pas de livres avec des illustrations représentant des cochons, il dit et redit que cela est contraire à sa religion, alors ils laissent la guerre gagner contre l'amour, meurtrissant leur cœur à jamais... L'amour est un cabanon de paille et de brindilles. L'amour est un coquelicot. Le lendemain, au réveil, c'est ce que je dirai à ma cadette pour parler du désamour avec sa mère qu'elle aimait plus que

tout au monde : « Tu sais, l'amour, faut pas y toucher. Sous peine de peine. »

Le roman avait un beau titre : *Je pars*. Au stade de ma lecture, on ne pouvait pas encore savoir lequel des deux amants partirait. Ou peut-être était-ce l'amour qui partirait, tout simplement, déçu par ces êtres méandreaux. Je me suis endormi avec une ancre de bateau sur la poitrine. Un enfoncement. J'ai toujours fui l'amour et j'ai cherché des îles désertes pour me cacher derrière les plis des falaises et ne plus penser à rien, replié comme un oiseau dans la roche. J'ai connu la guerre du désamour. Tous les jours, j'ai vomi. Jusqu'au tarissement de la source. Mon besoin de consolation était impossible à apaiser, comme disait Malik qui passait sa vie à lire au lieu de la vivre. Sur le pont du *Ville-de-Marseille* qui nous emmenait chez nous, il avait répété plusieurs fois en cherchant des étoiles filantes : « Moi, la vie, je préfère la rêver. »

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire. Je ne demandais même pas, ces mots me faisaient peur. Il l'a tellement rêvée, la vie, qu'un jour dans un virage, il n'a pas vu la flaque d'huile qui l'attendait, la roue avant de sa moto a dérapé et le rêve s'est terminé contre le tronc d'un platane. Sous le choc, l'arbre a presque été coupé en deux. Des détails comme ça ne s'oublient jamais. Je me souviens aussi de ma mère quand un policier est venu annoncer le malheur à la maison. Elle a ouvert la porte, elle l'a écouté et elle n'a pas compris ce qu'il racontait. Ou plutôt, elle a tellement eu peur d'avoir compris qu'elle m'a appelé pour que je comprenne à sa place. Elle ne cessait d'insulter le messager dans la langue de chez nous. J'ai dû traduire la nouvelle, nom de Dieu, jamais une traduction ne m'a paru aussi dure. J'avais l'impression qu'en acceptant de le faire, c'est moi qui allais tuer Malik. J'ai traduit. Je n'aurais pas dû. J'ai toujours été convaincu que si on ne met pas de mots sur les choses, elles n'existent pas. Chaque mot, une chose. Pas de mots, pas de choses. Elles n'existent pas. Elles restent sur le seuil comme des idées, des augures.

Ma mère aurait dû refermer la porte.

Rien ne serait arrivé.

Elle l'a ouverte,

Malik est décédé.

Plus tard, elle avait exigé de se rendre sur le lieu du malheur. C'est mon grand frère qui nous a emmenés dans sa Traction avant noire, dont les sièges étaient imprégnés d'une forte odeur d'un mélange d'huile et d'essence. Ma mère voulait renifler les esprits qui lui avaient pris son fils. Elle avait besoin de les défier sur leur terrain. C'était l'aube d'un jour de France des années 60. Dans sa robe berbère à dominante orange, la tête enveloppée dans un foulard bleu clair, seule au milieu de la chaussée, elle a longtemps observé la tache d'huile,

avant de s'agenouiller et de poser d'abord sa joue, puis son doigt dessus. Elle a dit des mots de sa langue natale. Je me souviens de la gueule de l'arbre : il avait l'air de s'excuser d'avoir été là, au mauvais moment. Sa cicatrice était purulente. Ma mère a mis la main dedans, comme sur le dos d'un animal. Elle a pleuré des mots. Les mots étaient des clous. Ensuite, elle est allée s'allonger dans sa robe de là-bas au milieu de la chaussée d'ici, les deux bras en croix, attendant dans cette position que les anges viennent la chercher dans leur ambulance immaculée pour la mener au ciel près de son enfant. On a été obligé de la soulever comme un vieux sac fatigué. On est tous remontés dans la Traction avant noire et on est retournés chez nous sans un mot.

Tôt, le soleil a envoyé un rayon sur notre maison pour voir où nous en étions. Les fantômes, cette fois, se sont déguisés en fées. Je me suis extasié de cette intrusion lumineuse, mais le rayon s'est aussitôt retiré pour ne pas me laisser le temps de m'emballer. J'avais décidé que ce jour serait un bon jour, rien ne me détournerait de cette disposition. J'ai enfilé mes baskets et je suis allé courir sur les falaises. Direction le phare.

Grisé par l'encens des bruyères cendrées et de l'armérie dont l'île était parsemée, le visage massé par le vent, je courais au ralenti pour retarder le temps, dégustant chaque foulée comme un petit présent.

Je vibraï d'une jouissance exquise à me mouvoir sans fatigue comme une hirondelle. De petits lapins sauvages passaient en bondissant devant moi au milieu des genêts et de la callune. La mousse de la lande accueillait la plante de mes pieds et la caressait. Je volais sur une ligne imaginaire tracée par deux cigognes, avec à ma gauche les petites maisons blanches d'Ouessant qui se laissaient dorer la façade par la clarté de l'aube, et à ma droite, en contrebas, les vagues qui s'affairaient à leur labeur de sape contre la roche, inlassables armées de fourmis bleues et blanches.

Mon *ici* et mon *là-bas* s'étaient rejoints.

Le cliquetis des mâts des voiliers rythmait cette harmonie matinale. Des mouettes me criaient des encouragements. Puis, après que mon corps se fut échauffé, je n'entendis plus d'autre bruit que le murmure proche du flot qui roulait sur les galets et la rumeur de la terre qui glissait sur les ondulations des vagues. Malik était avec moi.

Rien n'était fini.

Deux heures plus tard, j'étais de nouveau à la maison. Je suis entré dans la cuisine sur la pointe des pieds. Le tic-tac de l'horloge murale battait la cadence et remplissait la pièce, ricochant contre les meubles de formica. J'ai écrit mes pensées sur mon carnet de bord, en attendant le réveil de mes filles. Les mots coulaient de source.

Elles ont émergé à midi, en pleine forme. J'aimais les voir ainsi. Je me persuadais qu'elles oubliaient la pluie et les orages que je leur avais fait subir ces dernières années. La petite Zola m'a demandé ce que j'avais prévu. J'ai répondu des *activités*, comme on dit dans les centres aérés et les clubs de vacances conçus sur mesure pour pères avec enfants à charge.

Après le petit déjeuner, nous sommes partis louer les bicyclettes multicolores. La perspective de ne plus marcher réjouissait Zola. Dehors, la pluie en fils de plomb comme un grillage n'a pas entamé notre bonne humeur ni notre détermination à faire du vélo. Zola a fait remarquer que s'il avait fait beau, nous aurions pu déjeuner en terrasse, sans omettre de faire référence à tous les veinards qui se pavanaient en ce moment au bord de la Méditerranée, côté français ou algérien.

J'ai encaissé.

Devant l'entrée principale de la maison, elle a de nouveau ouvert la boîte aux lettres de madame Legris. Il n'y avait que des prospectus à l'intérieur. Elle l'a refermée. Elle m'a regardé. Je l'ai regardée.

J'ai ouvert la porte du magasin de location Le Bihan Cycles. Des clochettes du Moyen Âge ont annoncé notre arrivée. Une dame nous a accueillis. Elle était belle, avec des yeux noisette et une fine frimousse que sa coupe de cheveux à la Mireille Mathieu mettait joliment en valeur. Elle irradiait la gentillesse avec son sourire qui flottait de ses lèvres jusqu'à ses yeux. J'étais rassuré par ces indices extérieurs de richesse intérieure. Nous étions en de bonnes mains. À nouveau, les cerisiers et le lilas refleurissaient dans mon jardin. Un jour, je retrouverais un bel amour, j'en étais sûr. Et pourquoi pas sur cette île ? Un beau matin, je tomberais sur une sirène en train de prendre un bain de soleil sur la lande, elle aurait de longs cheveux roux qui descendraient jusqu'aux chevilles, des yeux vert émeraude, des dents si blanches qu'elles donneraient envie de les croquer.

Pendant que nous commentions les volte-face de la météo avec madame Le Bihan, un homme au fond du garage réparait le dérailleur d'une bicyclette. Le teint de son visage rappelait la mer Méditerranée, le métèque, le Juif errant ou le pâtre grec sans les cheveux aux quatre vents. Accroupi en sauterelle, les manches de chemise retroussées, il faisait le maréchal-ferrant devant la machine. Subrepticement, il jetait des coups d'œil dans notre direction. À un moment, j'ai croisé son regard et j'ai senti qu'il voulait nous parler, mais son travail devait requérir toute son attention, alors il préféra rester concentré sur ses outils.

« Bonjour », je lui ai dit à voix basse. Il m'a répondu d'un faible signe du menton. Peut-être était-il réticent aux étrangers. Puis il a murmuré : « Vos filles sont jolies. » Ensuite, il s'est replongé dans son dérailleur à dix vitesses.

Madame Le Bihan voulait savoir de quelle région nous étions. Zola a tout de suite lancé : Lyon. On aurait dit qu'elle attendait la question.

Elle était fière de sa ville et personne ne pouvait la prendre de vitesse sur ce terrain des racines. Son grand-père maternel lui avait même enseigné que la cité de Lugdunum comptait trois fleuves : le Rhône, la Saône et le beaujolais ! La dame a estimé que c'était en effet une belle cité, bien arrosée, comme Ouessant, elle y était passée une fois, rapidement, en voiture, en plein mois d'août, sous le tunnel de Fourvière. Certes, elle n'avait pas vu grand-chose à cause des bouchons, mais il lui avait semblé, de loin, que les paysages étaient agréables. Et puis elle connaissait la réputation des autres bouchons lyonnais, du saucisson appelé la « rosette », et bien sûr de Guignol la marionnette. Tous les clichés qui m'insupportaient. Pour l'arrêter, j'ai demandé au mari si lui aussi connaissait Lyon. Sa femme a tourné la tête vers lui avec un demi-sourire, et il s'est vanté de n'être jamais sorti d'Ouessant, tout juste s'il était allé à Brest, alors Lyon, vous savez, il ne pouvait pas en dire grand-chose à part les clichés que madame venait de nous servir et qui devaient certainement nous lasser, il s'en excusait pour elle.

Elle a rouspété amoureusement. J'ai dit que moi j'étais bien heureux de connaître Ouessant.

Après ces premiers échanges qui agaçaient mes filles, l'homme est allé dans la cuisine attenante et il en est revenu avec un paquet de crêpes maison enveloppées dans du papier alu. Il les a tendues à Zola, tout en caressant ses cheveux mi-blonds mi-châtains. Il a dit qu'elle ressemblait à une Espagnole. Elle a adoré. Elle a expliqué qu'elle devait y aller en vacances avec sa mère mais qu'hélas le voyage avait été annulé. Avant qu'elle ne termine sa phrase, l'homme avait disparu en nous souhaitant un bon séjour sur l'île.

J'ai dit *kenavo*, pour lui montrer ma volonté d'intégration.

Sa femme était émue.

Les jours suivants, mes filles et moi avons parcouru l'île en nous laissant guider par les sentiers qui lézardaient les falaises, recouverts de mousse broussailleuse et épineuse, tachés de jaune moutarde et de violet. De tous les côtés, la mer jouait à cache-cache, cherchait à nous happer et balbutiait un mélange de rumeurs étranges que transportait l'air si doux. J'oubliais peu à peu de me méfier de ces chants de sirènes, je me mettais à rêver d'amour, et ça se terminait par un vertige mélancolique, des frissons me hérissaient puis me tiraient des larmes.

« Regardez comme c'est beau ! » j'ai susurré à mes filles.

Elles ont ri, puis répété en chœur : « Regardez comme c'est beau ! » en imitant ma moue de figue séchée.

J'ai changé de ton et j'ai demandé pourquoi elles se moquaient de moi, c'est vrai que le spectacle était saisissant, non ? On n'est pas obligé de toujours se taire devant la splendeur de la nature.

« Ça fait dix fois que tu le dis ! » elles ont asséné.

Je me suis excusé d'être un vieux père radotant.

« C'est quoi un ragoûtant ? » a questionné Zola.

– Quelqu'un qui passe dix fois devant une fleur et qui répète dix fois c'est une belle fleur, c'est tout, un vieux qui glisse un doigt sur son âge et qui radote dix fois que la vie est belle, nom de Dieu, chaque jour il l'enlace, il sait qu'un arbre est là, dans le virage du jour qui passe. »

Surprise, elle a hésité un instant avant de conclure que les répétitions dans les rédactions à l'école faisaient perdre des points. J'ai dit : « D'accord, fais à ta guise », une autre expression-phare de Malik, et j'ai laissé mon regard errer à nouveau.

Sans la bande-son, cette fois.

Soudain, une idée de génie m'est venue. « Je vous paye une glace ? »

C'est le genre d'initiative que je ne prenais pas souvent, a fait remarquer la petite.

« Hé ! bien vue la double négation. Quand on sait ce qu'on veut, on met les formes, n'est-ce pas ? »

– Comment ? »

Je soliloquais de nouveau.

Toutes les deux avaient remarqué que je parlais à la nuit et cela les inquiétait. Elles croyaient qu'il y avait des esprits en moi. En vérité, c'était un effet de la solitude. Je me parlais et maintenant ainsi le contact avec moi-même. Je faisais les questions et les réponses, le loup

et l'agneau, le juge et l'avocat, la défense et l'accusation. Quand les débats battaient leur plein, ça résonnait en moi comme dans un pub irlandais. Lorsque ce n'était pas Malik qui revenait, les discussions tournaient autour du tribunal de la famille, des prestations alimentaires et compensatoires et autres détails du jargon des amarres rompues de l'amour.

La nausée n'était jamais loin.

Dans mon appartement de Lyon, un week-end où j'avais la garde de mes enfants, j'avais sursauté en pleine nuit et ouvert grands les yeux, la petite Zola était devant mon lit et secouait timidement mon épaule. Je m'étais redressé comme un clapet à ressort. Elle avait murmuré : « Tu parles trop fort, papa, tu m'as réveillée. »

Je m'étais excusé.

« Et tu ronfles, aussi », elle avait ajouté.

Il était 3 h 14. Je me souviens avec précision de l'heure, les minutes comptent dans ce type de réveil à l'arraché. Depuis des mois, c'était mon heure fatidique, mon passage à niveau. Les fantômes qui m'habitaient donnaient rendez-vous à ceux qui me hantaient à cette heure-là, si bien que souvent je me réveillais à 3 h 12 par anticipation pour me préparer au combat. Un homme averti en vaut deux. J'étais lessivé. Deux cachets de Temesta n'y faisaient plus rien. Mon organisme était en guerre contre moi. Il voulait ma peau.

Pris rythme de croisière, j'ai écrit sur mon carnet de bord. Chaque matin, après la dissipation des brumes matinales et mon café accompagné de galettes bretonnes, je jetais mes impressions de la veille sur des feuilles blanches, puis mes foulées m'emmenaient sur la mousse, au bord des falaises. Jusqu'au phare. L'après-midi, nous retournions à vélo en famille le contourner pour admirer le rail d'Ouessant qu'empruntent des files de navires chargés comme des mules d'acier, en partance vers les pays lointains. Les éclats de lumière du soleil déclinant enflammaient les façades des containers multicolores, transformant les bateaux en objets volants non identifiés, puis allaient ricocher sur la surface de la mer avant de mourir en embrasant les vagues.

Chaque jour, Zola inspectait la boîte aux lettres de madame Legris. Elle attendait. Chaque jour, elle voyait que je voyais.

Le phare était majestueux. Dieu tout-puissant, comme c'était vrai ! Il faisait la passerelle entre le ciel et la terre, les humains et le divin, le bleu d'en bas et l'azur des cieux. J'avais retenu de mes années collègue le mot allemand *Leuchtturm*, la « tour de lumière », il est toujours agrafé à mon cœur à côté de ceux que mon ami Yvon dédiait à Ouessant. Il était élégant à prononcer. Sa sonorité mélancolique m'avait séduit.

Tant de poètes avaient déjà, cheveux aux vents, tagué leur prose sur ces monuments qui se hissent au ciel, pour dénoncer écueils, récifs et autres brisants.

J'avais envie d'ajouter ma pierre à l'édifice poétique, mais la voix terrestre de la raison m'a rappelé à l'ordre :

« On dirait que t'as jamais vu un phare ! »

De nouveau, mes filles se moquaient de mon extase, cette fois sans double négation. Je me suis défendu :

« Mais regardez ! On dirait un cyclope avec l'œil en feu, non ? »

Je cherchais ma voix : « Sentez la poésie de ces mâts de cocagne posés là pour prévenir les risques de la navigation à vie.

– La navigation à vue ! » a corrigé Sofia en maugréant qu'elle ne s'était pas laissé prendre par mon jeu de mots enfantin.

Elle n'était pas née de la dernière pluie. Elle trouvait que j'abusais des métaphores, cela finissait par la fatiguer et ça manquait de naturel. Fatalement, ce qui devait se produire se produisit : l'autre en a profité pour me rappeler qu'à force de chercher des faux-fuyants, « tu n'as jamais dit "je t'aime" à maman ».

Je me suis redressé comme un clou sur sa pointe.

« Qui t'a dit ça ? »

– Je le sais, c'est tout.

– Alors, tu ne réponds pas ? a fait l'autre. Tu ne trouves pas une métaphore pour t'esquiver ? »

C'était vrai, j'évitais les mots d'amour. J'avais peur qu'ils m'enchaînent, m'entraînent trop loin et me lâchent en plein virage contre un platane.

Sofia a dressé un procès-verbal : « Tu as vu ? »

Un constat d'huissier. Selon elle, les oreilles des filles ont besoin d'entendre régulièrement des mots d'amour, sinon elles partent ailleurs chercher de la douceur. Ça marche comme ça, les filles. Et moi j'étais passé à côté de ce qu'elle semblait considérer comme l'essence même de la vie.

Je n'avais jamais acheté de fleurs à mon épouse.

« Qu'est-ce que vous racontez ? »

Elles ne m'ont même pas proposé l'oral de rattrapage. J'étais minable. J'ai baissé la tête. J'ai repensé à Louise Batesti à qui j'avais dédié tant de poèmes, mais à qui je n'avais jamais dit un mot d'amour. Et puis je n'avais jamais vu mon père embrasser ma mère de toute ma vie. Je ne l'avais jamais vu lui tenir la main, même après la mort de Malik. Il était allé pleurer tout seul dans un coin pour cacher sa peine et ne gêner personne. Chez les Arabes, on ne pleure pas dans le camp des hommes, même pas pendant les enterrements. Les femmes s'en occupent. Elles se lacèrent les joues en hurlant pour bien creuser leur douleur jusqu'au sang. Les hommes restent secs. C'est leur sort, ne jamais fondre. Les hommes sont des montagnes, les femmes des rivières.

« Ça y est, t'as fini de rêvasser ? »

Zola me secoue de nouveau par l'épaule. Elle trouve que je suis trop tête en l'air et que dans un monde truffé de falaises, c'est une défaillance.

« C'est normal, il est verseau », dit Sofia à propos des gens qui planent et qui ne disent jamais de mots d'amour.

La chaîne du vélo de Zola a sauté. C'est la deuxième fois. Ma princesse en a par-dessus le guidon. Elle est énervée. Encore sa mère dans ses pensées. Ça se voit au milieu de son visage comme un *Leuchtturm* sur un rail d'Ouessant.

J'ai remis la chaîne. Nous sommes sortis de la zone d'ombre du phare en quelques coups de pédales énergiques. Zola est restée à l'arrière pour faire de la résistance.

Direction centre-ville.

Restaurant.

Glace Magnum.
Chocolat.

Fruit de la passion.

Star Academy.

La civilisation !

Le verbe « rêvasser » est moche. Je ne me suis pas gêné pour le dire à mes filles.

Le soir, tôt, elles sont montées se coucher. L'air marin et ses embruns salés n'y étaient pas allés de main morte.

Au rythme du tic-tac de l'horloge, j'ai poursuivi la lecture de mon roman, et je me suis retrouvé en pleine tourmente, avec de gros risques de me réveiller à 3 h 14. Je pensais à notre maison en Algérie, je voyais un bateau qui manœuvrait pour entrer au port, sans succès, les flots le repoussaient au large à chaque nouvelle tentative. Dans le lit, je ne trouvais aucune position confortable pour me délester de mes pensées. Une armée d'ombres en a profité pour forcer ma rade. Yvon Le Guen était parmi elles. Où se trouvait-il en ce moment ? Avait-il planté de nouvelles racines aux antipodes ? Dans mon rêve, je parlais avec lui, avec des mots d'une langue inconnue, et cette conversation a occupé mon esprit contre les tentatives d'intrusion de Malik. Car mon frère venait rôder sur mes falaises. La terre avec ses mers et ses océans lui manquait. Sa *Moto Guzzi* aussi. Il demandait si quelqu'un avait pris soin de la mettre au garage le temps de son absence, il me recommandait de surveiller la chaîne de distribution qui risquait de casser à tout moment. Je ne sais pourquoi, l'image de Le Bihan se dessinait aussi sur le sable de mes rêves. Je transpirais. Je me suis levé. Je suis sorti sous la nuit. J'ai respiré. Il n'y avait aucune étoile filante dans le ciel. Aucune étoile du tout. Juste moi, le noir et le nain de jardin, avec son regard de psy.

J'ai des poches sous les yeux, où sont stockés tous les résidus de mes cauchemars. Ce matin, le programme est simple : retourner chez Le Bihan Cycles pour changer le vélo de Zola. Sa chaîne s'est carrément enroulée autour du dérailleur et elle est en pétard contre le monde entier, elle veut rentrer chez elle maintenant, marre de chez marre, c'est décidé, la nuit lui a porté conseil, un besoin pressant de fuir Ouessant.

Soudain, il y a eu un orage imprévisible, de l'électricité dans l'air, un court-circuit, puis une déflagration. Dressé face aux vagues, je me suis cogné la poitrine avec mon poing fermé, pulvérisant au vent toute la colère que je comprimais au fond de moi.

« Et le besoin de père, quand est-ce qu'il va venir, hein ? »

Je me suis mis à dérailler. *Le wonder dad*, il aimerait bien qu'on lui parle plus gentiment ! Qu'a-t-il fait de mal pour mériter pareil châtiment ?

« Ce n'est pas parce que je n'ai jamais su dire de mots d'amour que je dois en payer le prix toute ma vie ! D'autres en disent à tout moment, mais ne les pensent pas un instant. Moi je n'en dis pas, mais je les pense tout le temps ! »

Le sang m'était monté au cerveau. La coupe était pleine. Le métier de père n'est pas fatalement un martyre, que diable ! J'allais montrer à ces deux juges des affaires paternelles de quel bois je me chauffais. J'ai préparé deux ou trois mots qui tuent, mais au moment où j'ouvrais les vannes, paré à faire parler la poudre, Zola a posé son regard dans le mien et elle m'a demandé :

« On pourra acheter un chien ? »

Aussitôt, j'ai dégagé. Impressionnant de voir comment quatre mots suffisent à enrayer les risques d'infanticide. J'ai dit : « Quand ? »

C'était sorti tout seul. L'acte était signé. Le chien déjà à la maison. J'allais entériner l'affaire, mais Sofia s'est offusquée :

« Qui va le sortir trois fois par jour ?

– Pour quoi faire ?

– Pour ses besoins, pardi ! »

Elle m'a sauvé.

J'ai attendu quelques secondes. Puis je me suis assis par terre, en tailleur, et j'ai serré ma tête dans mes mains. Au bout de quelques secondes, j'ai senti des petits doigts se poser sur mon crâne, comme pour me faire un abri. J'entendais des mots d'amour qui me

demandaient d'arrêter de pleurer. Mais j'avais besoin de verser toutes les larmes retenues ces dernières décennies. La pompe était enclenchée, fallait laisser couler. J'ai dit : « Excusez-moi, mes filles, laissez-moi seul un moment. »

Devant le magasin de cycles, un tas de ferraille sur quatre roues était garé, qui ressemblait à une épave de bateau ou à une auto, selon l'angle d'où on l'observait. Nous sommes entrés.

À l'intérieur, pas un chien ni même un chat pour nous accueillir.

« Y a quelqu'un ? » j'ai lancé.

Sans attendre la réponse, je me suis aventuré dans l'arrière-boutique. J'ai de nouveau appelé, pendant que Zola grommelait qu'elle sortirait le golden retriever avant d'aller à l'école et aussi à son retour, ses copines faisaient toutes comme ça, ou bien elle lui mettrait des couches Pampers spécial canins, et puis de toute façon elle ne voulait plus de ce vélo déchaîné, les loueurs avaient déserté l'île et tout abandonné derrière eux, dégoûtés eux aussi par la pluie et les touristes qui avaient négligé Ouessant cette année. Tout était nul, ici, le ciel, la mer, les gens, les glaces... Alors, autant s'occuper du chien promis par Super Daddy.

Elle avait raison, Zola, ça sentait la cessation d'activités. L'endroit exhalait une odeur de renfermé et d'humidité grasseuse. Rien ne bougeait, pas un cliquetis, pas un tic-tac d'horloge, pas une respiration humaine.

« On repassera plus tard. »

J'avais parlé à haute voix, feignant de m'adresser à mes filles, parce que en vérité je sentais maintenant une présence à quelques pas, un souffle chaud dans la pénombre. J'ai mis la main sur la poignée de la porte. Au moment où j'allais l'abaisser, un chat a surgi d'un renforcement. Il s'est avancé vers nous, annonçant l'apparition imminente de son maître. Une voix a percé les ténèbres :

« Oui ? »

C'était Le Bihan. Légèrement voûté, il a fait quelques pas dans notre direction, avec son chiffon entre les mains qui lui donnait l'illusion d'être actif. Comme lors de la première rencontre, je voyais clairement la voilette grise sur ses yeux. Elle me faisait penser à une entaille, sans que je sache pourquoi, cette image s'imposait à mon esprit.

Après quelques mots de salutations, j'ai expliqué le souci de chaîne de Zola. Succinctement, parce que l'homme avait certainement d'autres urgences que nos tracas de vacances. Il s'est d'abord approché de Zola. Il lui a demandé comment elle s'appelait. Timidement, elle lui a répondu. Il a dit que son nom lui allait très bien, puis il a cherché à

savoir d'où il venait, alors là elle a eu un mouvement d'épaules signifiant qu'il fallait voir ça avec son père. Ensuite, il a affirmé que les bouclettes de ses cheveux espagnols lui seyaient à merveille.

Il s'est tourné vers Sofia et lui a demandé son nom à elle aussi. Il a trouvé qu'il avait un goût bulgare. Elle n'a pas hésité :

« Non, arabe. »

Il a fait « Ah », c'est tout.

En vérité, il regardait mes filles avec tendresse. Quand je lui ai demandé s'il avait des enfants, il a hoché la tête vaguement, peut-être négativement mais ce n'est pas sûr, puis il s'est penché sur le bicycle. Ma question semblait l'avoir épuisé. Il s'est agenouillé face au pédalier en posant son chiffon rouge à terre à la manière d'un tapis de prière. Après un bref coup d'œil, il s'est relevé, il a tapoté ses mains pour dégager la poussière et il a livré son verdict :

« Je vous donne un autre vélo. »

Il a proposé à Zola de choisir celui qui lui plaisait.

Le violet était superbe, je l'avais déjà repéré car il me rappelait celui pour lequel, enfant, j'avais pleuré des mois pour forcer mon père à me l'acheter à *La Hutte* mais il n'avait pas de sous. J'en avais marre d'être pauvre. On ne pouvait acheter que des vêtements contre le froid et de la nourriture élémentaire contre la mort. Tout le reste était superflu.

De toute façon, mon père craignait les vélos à cause des risques d'accidents.

J'ai vivement conseillé à Zola de le prendre, c'était le plus beau de tous. Et j'ai avoué la raison de ma préférence : le violet était ma couleur d'enfance. Elle ne pouvait s'y tromper, le ton de ma voix était un vœu. Elle a planté son regard dans le mien. Elle a choisi un bleu. Un bleu pâle, en plus, pas même éclatant, qui allait bien avec la couleur du temps à Ouessant.

J'ai fait le mort. Même pas mal.

Quant au vélo, il était plus sophistiqué, et plus cher aussi, le prix de la location était indiqué sur le guidon.

« À vous, je vous fais grâce de la surtaxe », a décidé Le Bihan.

J'ai refusé. J'avais pitié de lui et de son magasin sans avenir. Mais il ne voulait pas tergiverser, les affaires étaient au plus bas et il n'avait pas d'autres clients que nous, alors voilà, prenez ce bicycle tout neuf, il arrive juste du continent, et levez l'ancre, c'est ce que vous avez de mieux à faire, il semblait dire. C'était son cadeau pour mes deux petites Espagnoles de Séville. Puis il s'est baissé de nouveau pour aller chercher son tapis de prière censé protéger ses articulations.

J'ai remercié, intrigué. Ce type était un incertain. Avec lui, on ne savait jamais s'il fallait clore une phrase ou la laisser en suspens. Il a

fait un signe de la tête pour dire « Oui, oui, vas-y, c'est bien ce que tu as entendu, ne cherche pas à comprendre ».

Le chat est revenu entre ses jambes, torsadant sa longue queue autour de son mollet. Le Bihan l'a soulevé et l'a posé contre sa poitrine. Lorsque mes filles lui ont dit au revoir, il s'est contenté de son petit coup de menton, puis il s'est souvenu d'une question qui lui brûlait les lèvres :

« Au fait, vous ne faites jamais de photos ? J'ai remarqué que vous n'aviez pas d'appareil. »

J'ai dit non, il n'y a pas assez de lumière par ici.

« Pas de lumière ? » A suivi un borborygme. Comme s'il n'avait pas remarqué cette absence ces derniers temps.

Il me faisait l'impression d'un globe-trotter pour qui Ouessant était le terminus. N'avait-il pas dit qu'il n'était jamais allé à Brest ? Ce halo de mystère qui l'entourait taquinait mon envie de savoir qui il était. Je voulais suggérer à mes filles d'aller faire une promenade sans moi pour bavarder avec lui, mais j'ai renoncé.

« Bon, je crois qu'on m'attend. Au revoir, monsieur Le Bihan.

– Oui, c'est ça, au revoir. »

Son chat a miaulé de nouveau. Il n'avait même pas de nom. Zola avait demandé et c'est ce que Le Bihan avait répondu, « sans nom ».

Elle était choquée : « Un chat sans nom ? Comment faire pour l'appeler, alors ? »

Avec l'odeur du lait, peut-être. Ou bien on n'avait pas besoin de l'appeler. Ça existe, des chats comme ça. Il venait tout seul.

Zola a dit : « Kenavo. »

Et elle a déclaré qu'elle préférait de loin avoir bientôt un chien qu'un chat. Elle était également ravie de sa nouvelle bicyclette bleu pâle.

Nous sommes repartis crapahuter sur les sentiers et les grèves. Sofia a suggéré qu'on appelle le chat « Kenavo ». On était d'accord.

Le père Gentil Organisateur se démenait comme un beau diable pour inventer des activités nouvelles à ses deux clientes de la semaine. Épuisé, il en était arrivé à saisir le moindre prétexte pour produire de la dramaturgie :

« Le prem's qui découvre un coquelicot gagne un cadeau ! C'est parti. Top chrono ! Mais attention, on n'a pas le droit de le cueillir, sinon il meurt. »

La course s'engage. Au premier coup de pédales, mon pied ripe, je

bascule à l'avant, mon menton cogne sur le guidon, je glisse de tout mon corps sur le côté, je me raye les côtes, puis les coudes, mon pantalon se déchire sur tout le mollet, j'essaie d'amortir ma réception, hélas, je m'étale en plein dans les épines dissimulées sous les feuilles telles des oursins.

Je n'en peux plus. Je suis sens dessus dessous, percé de part en part. Mon épaule me fait mal. Mes filles rigolent. Elles en profitent pour prendre la tête du peloton. Soudain, une mouche me pique. Le sang me monte au carburateur. Je me redresse, des épines plantées dans le derrière, je me remets en selle, enfonçant des dards dans ma chair, je pédale comme un fou, je suis un vaillant organisateur, et plus je pédale, plus l'image de Le Bihan me hante. J'ai maintenant la conviction que la location de cycles est une couverture. Cela se lit sur son front et sa chemise à carreaux des années soixante.

Dans son atelier, ses yeux avaient une lueur mélancolique que je reconnaissais : la *saudade* de Lisboa. C'était un marin qui était parti et n'était jamais revenu. J'avais capté en lui l'éclat de lumière d'un pays perdu, les regrets éternels d'une île homérique, comme chez Yvon, comme chez mes parents. Et chez tous les autres mélancoliques. Les indices concordaient. À Ouessant, le loueur était en transit, un faiseur de vent, un migrant, un aubain, un allogène qui téléphonait sans relâche au bled à la recherche de ses gènes. Tout ce qu'on voulait, mais pas un commerçant indigène d'*Enez Eusa*.

Son chiffon rouge de prière me rappelait le gant que Francis avait jeté à terre à l'école pour faire diversion.

Mes filles pédalaient à toute jeunesse sur la lande à la recherche du coquelicot solitaire.

« Prem's ! »

Zola l'a trouvé la première. Elle s'est jetée de son vélo pour s'en saisir.

Sa sœur était heureuse pour elle. Elle voulait l'encourager à profiter des vacances en famille et du programme d'activités concocté par le GO.

En récompense pour son sens de l'observation psychologique, je l'ai nommée directrice adjointe du club de vacances.

Malgré l'interdiction, Zola a cueilli le coquelicot. Elle est allée si vite que je n'ai pas pu placer un mot. « Il est à moi, je fais ce que je veux ! » Ensuite, elle a voulu le cadeau que j'avais promis à la lauréate. Je lui ai dit de choisir, le monde était à ses pieds, qu'elle annonce ses vœux.

Elle avait moult possibilités, les magasins ne manquaient pas sur l'île, les glaciers, les pizzas, la librairie avec des bouquins sur les chiens et sur les chevaux, un cerf-volant, une poupée Barbie, un ciré, mais elle avait déjà tout prévu. Elle a demandé un bout de papier glacé : seulement ça. Un rectangle de quelques centimètres.

« Une carte postale. »

Pour sa mère restée de l'autre côté de la passerelle.

Elle avait mal d'elle.

Elle l'a dit tout net.

En français, en anglais.

Zola veut rentrer home, Zola veut revoir maman.

Le désamoureux pouvait-il comprendre ça ?

Je suis devenu fou. J'ai poussé un cri de Sioux. J'ai soulevé mon vélo à bout de bras au-dessus de ma tête, comme un javelot, j'ai couru sur quelques mètres et je l'ai balancé du haut de la falaise dans les flots bouillonnants. Ensuite, les vociférations sont sorties au grand large tel un cyclone :

« Et moi alors ? Nom d'une pipe ! Qui veut voir père stupide épuisé de faire clown sur vélo avec le cul dardé d'épines ? Moi en avoir marre, ras le bol ! Vouloir retourner maison et lire roman d'amour en père peinarde ! Putain de merde ! »

Ça a jeté un froid sur la lande.

Je bavais. La colère ne me lâchait pas la gorge. On me traitait comme un pneu de cycle, la dernière roue du carrosse. J'étais devenu

un distributeur de pensions alimentaires et compensatoires. Je devais me satisfaire de cette fonction. Point barre. Un père, ça tient debout, ça balise le chemin des autres, ça informe ceux qui suivent des dégâts de la navigation à vie, des récifs, des écueils et autres brisants. Ça passe son temps à baliser, à éclairer. Voilà j'avais trouvé un nouveau synonyme de père : éclairagiste.

Et un autre : lampiste.

Le baliseur a bien compris. Il a incliné la tête et fait profil bas. À terre, il a vu sa vie déglinguée, ces choses qui l'encombraient, ses rencontres de *speed dating*, ses amis d'apéro, ses dîners Picard devant la télé... Il a acheté une carte postale avec un faux soleil d'Ouessant, plusieurs timbres aux couleurs aguichantes, il a repéré une boîte aux lettres pour l'envoi de la bouteille à la mer de sa fille Zola. Sur l'enveloppe, il a même écrit « Facteur, presse le pas, l'amour n'attend pas. »

Le *dad* aurait bien envoyé une bouteille à la mer en direction du ciel criblé de mégots et crié aux ancêtres qui passent leur temps à jouer aux dominos : « Hohé, excusez-moi de vous déranger, mais l'un d'entre vous aurait-il pitié d'un descendant qui cherche un remontant ? »

Le *dad* l'a fait. Comme la *saudade* des chanteurs du vieux Lisboa. Il est allé chercher dans ses tripes une prière, la plus sincère, mais pas un ancêtre n'a levé un cil. Leurs regards ne quittaient pas les carrés de dominos. J'ai laissé passer quelques secondes pour qu'ils puissent réagir, quand brusquement je l'ai vue glisser, merveilleuse, une incroyable étoile filante, au moment où j'allais me jeter du haut d'un phare, enfin un signe m'apparaissait, une missive de la Voie lactée. C'en était fini de ma *saudade*, du besoin de consolation impossible à apaiser. J'étais enfin rattaché à une amarre. J'allais tomber amoureux dans les heures qui suivraient. Alléluia. Inch'Allah.

Puis les secondes se sont mises à durer. J'ai patienté. J'ai fini par laisser passer des heures. Résultat : *Makache* l'étoile filante. C'était du vent. Tout du flan. Rien n'a bougé dans la constellation. Pas le moindre frémissement. Les ancêtres avaient perdu l'honneur de la famille, de leurs origines et de leurs racines. Ils devaient se saouler la gueule à longueur de journée et taper le poker à longueur de nuitée. Je constatais avec amertume que l'individualisme avait causé des lésions sociales irrémédiables même au paradis.

J'ai baissé les bras.

J'étais un menteur, c'était vrai. Je m'étais mis à scénariser ma vie. Je la jouais. L'histoire du vélo soulevé à bras le corps et balancé du haut de la falaise était inventée elle aussi. Du flan. Mon existence était une erreur de casting. Soliloqueur metteur en scène : je n'avais jamais pris ma vie à bras le corps. Pourtant, j'avais essayé de la prendre

comme ça, comme elle vient, histoire d'en profiter, comme ils disent.

Après, on est rentrés à la maison, sans rien dire. J'entendais vaguement des mots d'enfant qui passaient près de mes oreilles, je ne les arrêtais pas.

De retour à la maison, je n'ai pas trouvé de vase pour le coquelicot de la rebelle, alors je l'ai mis dans une flûte à champagne que j'ai dégotée dans un placard. Je l'avais prévenue : les coquelicots ne se cueillent pas, ma chérie, sous peine de mort. Ils se contemplent sur pied. À la moindre tentative d'enlèvement, ils se meurent, leur robe rouge se désagrège et leur sang se répand. C'est comme l'amour, dès qu'on y goûte il commence à fondre. Je l'avais prévenue, mais ses oreilles d'enfant ne pouvaient pas entendre.

Elle m'a ignoré. Elle a posé la flûte à champagne sur une table basse, ensuite, arc-boutée dans le fauteuil, les genoux repliés jusqu'au menton, elle a regardé intensément la télé. Au bout d'un moment, à la sortie d'une longue torpeur, elle m'a demandé :

« C'est quand que tu l'achèteras, le golden retriever ? »

C'était une question-ordre. J'ai prétendu que je réfléchissais encore. Cette adoption méritait réflexion, non ?

Elle avait préparé sa seconde salve :

« Pour le divorce avec maman, tu as beaucoup moins réfléchi que pour le chien. »

Plus tard, quand elles sont allées se coucher, maudissant mon sort, j'ai sifflé la moitié de la fiole de whisky que j'avais achetée en douce, au moment où mon petit monde cherchait une carte postale.

Lorsque je fus bien chaud, j'ai pensé à ôter les épines enfoncées dans mes fesses et qui électrisaient mon système nerveux.

Je suis allé à la salle de bains, j'ai démonté le grand miroir, non sans regarder mon reflet dedans. J'ai aussitôt tourné la tête. Ensuite, je l'ai posé par terre au milieu du salon et je me suis accroupi dessus. Dans cette position inconfortable, j'ai tenté d'extraire les dards d'Ouessant avec une pince à épiler. Par manque de précision, mes doigts tombaient à côté des dards et j'en enfonçais un sur deux, redoublant mon agonie. J'ai rayé mes dents à force de contenir ma douleur. Un père, ça endure ou ça démissionne. « Stupide GO en avoir marre d'être piqué à vif, vouloir que tout ça s'arrête, être au bord de crise de nerfs », allais-je écrire sur mon carnet de bord une fois l'extraction terminée.

Soudain, j'ai entendu des pas dans mon dos. J'ai d'abord cru que c'était le nain de jardin qui venait aux nouvelles, pensant que la

maisonnée dormait. C'était Sofia. Du haut de l'escalier, quand elle m'a vu accroupi sur le miroir comme sur une cuvette de W-C, elle s'est arrêtée de respirer en me fixant, elle a fait une grimace de dégoût et elle s'est étonnée :

« Papa ?

– Oui ?

– Qu'est-ce que tu fais ? »

J'ai débité la vérité d'une traite :

« J'essaie de sortir les épines de mon derrière. »

Puis je me suis tu. Elle est restée une seconde immobile avant de faire demi-tour comme un robot. J'étais affreusement gêné. Benêt, j'ai remis le miroir à sa place, en soliloquant des dialogues de films de Laurel et Hardy.

Les deux jours suivants, j'ai accumulé les erreurs. Les nœuds que j'étais venu dénouer à Ouessant avaient engendré des petits frères. Encore un jour de pluie supplémentaire sur l'île et ma Cocotte-minute allait partir en pétard. Moi qui cherchais à éviter la moindre anicroche à notre trio familial, j'étais servi. J'aurais dû choisir l'Algérie et ses brûlures d'été, on s'en serait mieux tiré. J'ai ruminé cette hypothèse pendant des heures. Mon oreiller était devenu un punching ball. Cabossé de tous côtés. Je me suis dit, si demain ne se présente pas sous de meilleurs auspices, on ficelle nos valises et salam Ouessant.

Heureusement, les jours sont des enfants uniques. Le lendemain, l'île semblait nous avoir définitivement adoptés et, histoire de sceller notre union, nous avait servi deux journées ensoleillées, certes pas d'une incandescence méditerranéenne, mais tout de même dignes de la Corse. Ouessant avait changé de parure. C'était devenu une île de corail et de sable blanc juste pour mes filles et moi, la végétation avait entamé un couplet de *O sole mio*, le nain de jardin reprenait le refrain en dansant autour du saule pleureur qui avait redressé ses tresses de rasta, les mouettes chantaient la liberté et les mâts des voiliers donnaient la cadence à l'orchestre de la nature. Nous étions seuls sur l'île, avec le coquelicot, le nain et le couple Le Bihan Cycles. Tout allait mieux. J'ai remis mes nerfs dans ma poche et ravalé mes ronchonnements de GO endolori. Sur le duvet de mon arrière-train, j'ai passé une couche de crème et enfilé trois caleçons pour les promenades à vélo.

Plusieurs fois par jour, mes filles et moi passions devant le magasin Le Bihan Cycles, comme une famille unie, rayonnante de soleil. Madame s'amusait de nous voir embrasser les jours heureux. Une fois, elle est sortie sur le seuil de son commerce et elle nous a lancé au passage :

« Bonjour les Lyonnais ! Ça y est. Enfin ! »

Elle était heureuse pour nous. Son île montrait enfin son vrai visage. Il n'y avait pas que les Méditerranéens qui célébraient l'hospitalité.

Je l'ai vu sourire aussi, lui, un peu. Une lumière se ravivait en lui. Mais ce n'était pas un phare éclatant, juste un petit rictus, retenu in extremis.

« Vous allez voir, maintenant qu'il est revenu, ça va être autre chose ! » a prophétisé madame.

Comme je ne disais rien, elle a paru étonnée, elle a montré le ciel et m'a fait :

« Vous ne trouvez pas ? »

Elle parlait du soleil sur Ouessant, pas de son mari, car monsieur Le Bihan, même sous le soleil, n'était pas autre chose que ce qu'il avait été jusqu'à présent, un homme ombré. J'avais marqué sur mon carnet qu'il avait l'allure d'un « fugitif », le mot lui allait bien.

Zola trouvait que l'île ressemblait à la carte postale qu'elle avait envoyée sur le continent, maintenant que le beau temps était revenu. Elle avait fait un excellent choix. Merci Allah, merci Jésus, ils avaient

exaucé mes incantations.

Désormais, grâce au ciel d'été nettoyé des mégots de la nuit et des cendres du jour, on pouvait clairement voir sur le rail d'Ouessant les navires effilés qui glissaient comme des requins métalliques vers l'envers du monde. J'étais impressionné par les porte-containers, avec leur gueule d'immeuble HLM gris, qui quittaient la banlieue pour rejoindre les quartiers de plaisance. J'étais rêveur aussi à la vue des super-tankers, avec leur tête de Centre Beaubourg mobile trimbalant leurs tuyauteries rouge écarlate et bleu criard.

« Vous avez vu ces gros machins ! je me suis extasié devant mes filles.

– Ouais, ouais », m'a renvoyé un vague écho.

Évidemment, j'avais répété ça mille et une fois depuis le lever du jour.

Du sommet du phare, le spectacle du rail d'Ouessant devait être divin. C'est ce que je me contentais d'imaginer, car l'accès était interdit aux personnes non autorisées et étrangères au service, c'était écrit sur la porte scellée par un énorme cadenas rouillé. J'étais hélas les deux, un étranger, interdit d'accès. Le guetteur avait pris sa retraite depuis longtemps. D'après les bruits qui couraient, un architecte parisien l'avait acheté pour y élire domicile et développer ses extravagances. J'étais frustré à l'idée que l'artiste avait certainement transformé le lieu en un tube surréaliste et de ne pouvoir y accéder. On m'avait dit que, depuis son emménagement dans le phare, le Parisien se faisait appeler « Pharisien », ce qui donnait un aperçu de l'état de son carburateur à lui aussi.

« Bon, alors, on continue ou on plante la tente ici ? a demandé Sofia.

– Oui, oui, j'arrive. »

J'ai eu de nouveau les nerfs en pelote. D'un coup. Ho, ho, est-ce que le GO a le droit quand même de... ? Je bégayais, je ne savais plus comment m'y prendre pour partager avec mes filles mes petits bonheurs de chemin. Je ne savais pas faire père, c'était une certitude : au fond, elle avait raison, l'enquêtrice au calepin noir porteuse du message de la Société protectrice des divorcées. Je les saturais avec mes excès de vieux poète lourdaud. Je craignais que pour les prochaines vacances elles trouvent une bonne raison d'échapper au calvaire avec le GO aux gros sabots.

« Franchement, elle a continué, une fois qu'on l'a vu, ce phare, c'est pas la peine de le revoir cent fois ! »

Il ne bougerait pas.

Il ne changerait pas de face.

Je pourrais le visiter à vélo, à pied ou même à cheval.

Je pourrais aussi acheter une carte postale, l'accrocher au revers de ma veste et la contempler à satiété !

« On dit *Leuchtturm*, en allemand », j'ai murmuré, un peu comme Malik qui adorait trouver des termes rares et châtiés et les resservir aux indigènes lyonnais. Je répétais ses trouvailles à des gens ébahis qui s'étonnaient et s'extasiaient : « Eh *ben didon*, qu'est-ce que vous parlez bien français pour des étrangers ! »

Ça m'amusait parce que nous étions de Lyon et pas étrangers du tout et que la langue française n'avait pas de mystère pour nous, on ne se gênait pas pour la triturer dans tous les sens, sans en avoir l'R, pour lui tordre le cou, lui ouvrir le Q, lui faire battre des L, sans N et en buvant le T.

Cela m'a donné une idée. J'ai demandé à mes filles :

« Comment dit-on "phare" en anglais ? »

Elles ont échangé un regard surpris.

« Et en espagnol ? Il y a un cadeau à la clé pour celle qui trouvera la première. »

Mais ça leur en faisait une belle, de *Leuchtturm* !, d'après ce que j'ai compris de leurs mimiques.

Je ne parvenais pas à les déridier avec les langues étrangères. Alors, comme j'étais responsable de l'animation du centre aéré, j'ai dit en une seule phrase et en apnée :

« O.K., on s'en va manger un kouign aman, des huîtres, des coquillages, des moules, des araignées, du mouton cuit sous terre, du poisson, des crêpes de Sarrazins, des crêpes de Carolingiens, de Mérovingiens, tout ce que vous voulez ! »

C'était là une gamme de suggestions recevables dans le menu du Club des trois. Je voulais ajouter, mais je vous en conjure, essayez de m'aider à vous rendre la joie d'être là avec moi, je fais mon possible pour être à la hauteur. Je tente même mon impossible. J'ai si peur que vous ne reveniez plus avec moi pour de prochaines vacances. Je vais crever seul sur la plage de galets. Comme une méduse.

Mais ça, je ne l'ai pas dit. J'étais père, pas coquelicot.

« *Danke schön*, mais nous, on préfère les glaces Magnum, si ça ne contrarie pas trop ton programme d'activités, cher *dad* ! » elles ont dit en chœur.

On aurait dit qu'elles avaient répété leurs répliques.

« Non, non,

que nenni,

cela ne contrarie en rien

les desseins

que, pour vos seigneuries,

j'avais envisagés avec soin »,

j'ai dit comme au Moyen Âge ou dans les pièces de Molière. Vos désirs sont mes délices, *my darlings*.

Décidément, ces vacances à Ouessant tournaient au jeu de rôle. J'avais de quoi noircir mon carnet de notes quotidiennes.

Soudain, avant d'atteindre le centre-ville, Sofia a redressé la tête, poussé un petit cri, une onomatopée :

« Faro. »

Zola, les yeux écarquillés, a repris, inquiète :

« Faro quoi ?

– Le mot phare en espagnol est *faro*. »

On était subjugués. Sofia avait de la suite dans les idées, la baraka. Elle se souvenait qu'à Marseille, une de ses copines avait déjà passé des vacances dans le quartier de sa grand-mère et qu'il s'appelait le *faro*. Alors elle avait fait la déduction.

Je n'étais pas peu fier, peuchère. J'avais donné naissance à des génies de la linguistique. Elle tenait sans doute ce talent des conversations avec sa grand-mère kabyle qui n'était jamais parvenue à apprendre le *francis* en trente ans de colonisation là-bas et cinquante ans d'immigration ici. Du coup, nous nous sommes mis à converser sur l'apprentissage des langues étrangères et sur le bonheur de voyager dans le monde entier, la Chine, le Brésil, l'Argentine, l'Amérique, le Colorado, le Mississipi...

« Et l'Algérie ? » a placé Sofia.

Elle avait gagné le pari. Je lui ai demandé ce qu'elle voulait comme cadeau. Elle a dit :

« Demande à ma sœur, je le lui offre. »

Et elle a poursuivi son idée :

« Tu n'as pas répondu, pour l'Algérie. »

Non, je n'ai rien répondu. Je ne pouvais pas régler tous les problèmes à la fois. Pour le moment, nous étions à Ouessant, département du Finistère, région de Bretagne, France, Europe, et nulle part ailleurs.

Heureusement, chemin faisant, Zola répétait avec délectation le mot *faro*. L'espagnol est une langue facile à apprendre, au fond, il suffit d'ajouter un *o* à la fin des mots français. En pensant à la coupe Melbo qu'elle allait déguster à l'arrivée, elle a dit « Hum, on va se regalo. »

J'ai dit que c'était leur cadeau, et que « *regalo* » voulait justement dire « cadeau » en castillan.

On a repris les vélos. Une bonne ambiance dans l'air, grâce aux

langues étrangères. Notre équipe reflétait les derniers rayons du soleil. L'après-midi se consumait à petits feux et déclinait dans le ciel du côté américain de l'horizon. Les premiers mégots de Marlboro commençaient déjà à allumer le *cielo*. Les ancêtres s'installaient autour des tables de dominos. Le soleil avait sérieusement resserré les liens *della famiglia*. Alléluia. Allah Akbar. Il pouvait à présent faire sa révérence au jour mourant et embraser une ultime fois la surface lisse et opaque de son amante la mer.

Chaque jour, en catimini, je venais rôder autour de mon *faro* à la recherche des poètes disparus, Maurice Carême, Émile Verhaeren, Joachim du Bellay, Charles Baudelaire et Paul Verlaine. Et de l'amour, aussi. Mes yeux se postaient à son sommet et se faisaient la belle du côté des gouffres amers. Ouessant, c'était ce phare, aux confins du département du Penn-ar-Bed, qui voulait justement dire « bout du monde ». Je sentais alentour un secret. Il avait le corps d'une femme. J'allais enfin dire à quelqu'une ces mots d'amour qui n'étaient jamais sortis de moi et qui s'étaient fossilisés. J'allais trouver le courage.

Face au miroir de la salle de bains, la nuit je m'étais essayé à des répliques d'acteur de cinéma *Je t'aime, je t'aime. Tu sais que je t'aime ? Le sais-tu ?* Cela me plaisait de prononcer ces mots. L'étirement qu'ils requéraient était agréable. Je savais qu'en espagnol, on disait *te quiero*. Et en allemand, en anglais, en hollandais, en italien, je le savais aussi. Il ne manquait plus qu'elle, celle qui allait rafler la mise. Tout paraissait prêt. J'ai attendu.

Le message est arrivé. En provenance de la mer. Chargé des arômes de la lande. Il nous a invités à le suivre. Le destin nous demandait de passer le voir en famille, non pas à son bureau de placement, mais cette fois sur la falaise. Il avait un *regalo* pour nous.

Ce matin-là, nous avions à peine fini notre petit déjeuner que je pressais mes filles : « Allez, on bouge ! Vite ! » Elles ont eu beau demander où on allait, je n'ai pas pipé mot. Elles ont compris ma détermination. Même quand la petite s'est exclamée, toute joyeuse, « On rentre à la maison ? Yes ! », j'ai eu une crevaision au cœur, mais j'ai tenu bon.

Nous nous sommes rendus à la convocation. En deux trois coups de pédales, j'étais en tête du peloton et je n'ai pas lâché le maillot jaune de toute l'étape. Cette fois je prenais l'initiative, je lançais l'attaque en danseuse. Le *dad* se rebiffait. Dans mon dos, j'entendais de plaintifs « Mais où on va ? », puis « Où il va ? » J'ai répondu une seule fois « C'est mon *regalo* » et j'ai continué à foncer tête baissée sur le guidon.

Arrivé sur place, j'ai scruté l'horizon. Il n'y avait rien qui ressemble à un cadeau. Le paysage était la parfaite réplique de celui de la veille. J'ai patienté. Le secret allait se dévoiler, j'en étais sûr.

« Tout ça pour ça ! » les filles se sont exclamées au diapason, leur vélo calé dans les mains, prêtes à rebrousser chemin. Et dire qu'elles n'avaient même pas terminé leur petit déjeuner.

Moi, je priais pour que quelque chose se passe vite, parce que mes nerfs étaient tendus comme des câbles de frein. J'ai attendu encore. La pression devenait insoutenable. Les moqueries fusaient dans mon dos. Les phrases sibyllines jaillissaient comme des fléchettes dans ma tête. « Alors, il est où, le *regalo* ? » Mes yeux avaient mal aux pupilles tant j'implorais les cieux.

Grand Jésus

Grand Allah,

où êtes-vous ?

Ne voyez-vous pas

dans quel hallali

j'ai chu ?

J'ai fini par craquer. J'ai dit O.K., on rentre. J'ai enfourché le vélo en pensant, il vaut mieux aller se remettre au lit et finir mon roman d'amour impossible, sinon cette escapade va tourner au désastre. Je voyais bien que mes filles avaient pitié de moi. Peut-être aussi qu'elles me prenaient pour un père psycho-fragile. De retour à Lyon, elles allaient faire un rapport sur mes sautes d'humeur, mes névroses. L'inspectrice au calepin se réjouirait de ces témoignages à charge. J'ai donné un coup de pédales rageur. « Allez, y'Allah, on bouge ! » Soudain, alors que nous étions sur le point de quitter le lieu, c'est sorti de moi :

« C'est ça ! C'est là ! »

Et on les a aperçues : de grosses bêtes à poil roux. Sorties de nulle part. Elles paissaient dans un champ qui, lui non plus, n'était pas là quelques minutes auparavant. Miracle de la lande.

« Oh, des chevaux ! » s'est extasiée Zola.

J'étais ému aux larmes. La vie n'était-elle pas merveilleuse pour qui savait attendre ? J'ai remercié discrètement les dieux pour l'envoi de leur *deus ex machina*. Les yeux de Zola pétillaient.

« Comme ils sont beaux ! »

J'en ai profité pour lâcher une petite vengeance :

« Ça fait deux fois que tu le dis ! »

Sa sœur m'a lancé un clin d'œil de félicitations.

Hypnotisés, nous avons couché nos vélos sur le duvet de la lande et, pas à pas, flottant sur la mousse, nous nous sommes approchés des apparitions à poil roux. Mes filles poussaient de petits gloussements de ravissement. Les chevaux sacrés du Soleil arrivaient tout droit de l'*Odyssée*. Ma cadette a répété qu'ils étaient beaux, elle n'avait plus que ce mot à la bouche. Quand elle utilisait cet adjectif en rafales, on pouvait être assuré de son degré de satisfaction optimal.

Cette fois, j'étais heureux, ce n'était plus une impression furtive.

Nous n'étions pas au bout de nos surprises. Le grand *milagro* était à venir, j'en avais une incroyable certitude. Quelques secondes plus tard, elle est sortie à son tour de nulle part : Circé. Elle a dit « Bonjour » comme seules les déesses savent le faire. Elle resplendissait. J'ai cligné des yeux.

Son visage était merveilleux d'hospitalité, ses yeux rieurs et coquins. Son visage me semblait même familier, tant il reluisait d'humanité. Elle a redit : « Bonjour », et ensuite, plus rien, le temps est parti au galop, à l'aveuglette. Ce n'était que le début du *regalo*, du *milagro*, et c'était déjà tellement beau.

Ma garde rapprochée faisait une drôle de tête en zieutant Circé. Elle n'appréciait pas ce genre d'odyssée. J'ai redressé le menton.

« Qu'est-ce que je vous avais dit ! »

Avec un double point d'exclamation, et même d'affirmation, surtout pas d'interrogation.

Elles n'ont pas moufté. Elles étaient bien sellées sur leurs chevaux du Soleil.

Nous avons commencé la balade. Le père avait les cartes en main. Les atouts cœur. Et les trèfles à quatre feuilles.

Vue depuis le dos d'un cheval, l'île semblait bouger en même temps que les vagues. En plus de l'ivresse qui m'avait secoué à la vue de la déesse, cette sensation me provoquait un léger vertige. J'ai serré les jambes pour affirmer ma position. Lorsque Circé, qui était guide dans le centre d'équitation, a proposé de faire un petit galop et que mes filles ont crié oui, oui, j'ai senti qu'elles cherchaient à me déchoir pour me ramener sur la terre ferme. J'ai freiné leur entrain : « *Hola, calmo, tranquillo* », si les chevaux étaient piqués par la mouche tsé-tsé et se jetaient du haut des falaises, que resterait-il de nos vacances à Ouessant ?

Lucide, le poète. L'heure n'était pas à la perte du contrôle de soi. En vérité, c'était une feinte de vieux briscard pour profiter de son incroyable présence : la jeune Circé ! Je voulais encore faire de chaque foulée un petit présent. *Calmo, tranquillo*, elle était pour moi. J'allais l'amener doucement à mon cœur. Elle était originaire de la ville de Guidel, à l'ouest de Lorient. Elle débordait de vie et elle avait besoin d'air, beaucoup d'air, à en croire son chemisier à fleurs ouvert jusqu'aux confins de sa jolie poitrine, découvrant les charmes doux et fermes du Finistère.

Mes yeux de père solitaire faisaient la toupie. Impossible d'admirer les paysages extérieurs à la zone de radiation du buste de l'écuyère. Jamais chemisier en soie n'avait provoqué en moi pareil émoi.

Le destin n'avait pas fait les choses à moitié, car la coïncidence n'était pas humaine : le cheval que je montais s'appelait Pégase ! Toi, lui jurai-je dans le creux de l'oreille, je ne te lâcherai plus jusqu'à la fin de cette aventure. Tu es mon destin, que tu le veuilles ou non. Nos avènements sont scellés, à la vie, à l'amour. Je lui tapotais la crinière toutes les deux minutes, caressais son large cou. Parfois, je posais ma main sur son arrière-train et j'imaginais la fille de Guidel au bout de mes doigts morts de faim.

Soudain, l'écurière s'est retournée et m'a fait un clin d'œil en désignant du menton mes deux chéries. J'ai compris qu'elle évoquait l'enchantement qu'elles éprouvaient sur le dos des chevaux sacrés. Mais j'ai aussi deviné autre chose. Une promesse qu'elle ne pourrait me révéler qu'à la nuit tombée. Sa faim d'amour jaillissait de ses pupilles. Elle m'a fixé une minute. Et elle a fait stopper son cheval.

« Vous ne m'avez pas reconnue ? » elle a demandé en me fixant.

J'ai oscillé la tête.

« Pardon ? »

– Vous ne m'avez pas reconnue ? »

À qui parlait-elle ? Je n'ai pas feint de jeter un coup d'œil derrière moi, parce qu'il n'y avait que la mer. Alors j'ai avoué que non.

Mes filles me regardaient me défendre, les mains sur les hanches.

J'ai balbutié, puis j'ai dit oui, puis non de nouveau, enfin je me suis excusé de dire n'importe quoi. Comment pouvais-je avouer qu'en vérité, j'étais déjà en train de faire l'amour avec elle, de mordre ses lèvres couleur cerise, de déployer dans mon cerveau tout un vocabulaire qui me faisait rougir de honte. Mais aussi terriblement envie.

À ce moment, Pégase a pissé sur la lande. Ça n'a fait rire personne. J'étais en plein vertige. J'ai baragouiné deux ou trois onomatopées. Elle m'a redemandé si je ne l'avais pas reconnue. Reconnue ? Dans aucun de mes récents rêves, une telle beauté ne m'était apparue. Comment aurais-je pu l'oublier dans ce jean moulant et ce chemisier béant ?

« J'étais sur le *Fromveur*, le jour de votre arrivée. »

Elle a précisé que c'est elle qui avait parlé d'« ondées passagères ». Elle se souvenait des moues que nous faisons, mes filles et moi, sous la pluie qui nous avait accueillis. On lui faisait pitié avec nos valises à roulettes.

J'étais livide.

Et vide.

Jamais je ne m'étais senti aussi ahuri.

J'espérais seulement qu'elle n'avait pas lu dans mes pensées. Bien sûr que je la reconnaissais, maintenant, la rouquine qui était engoncée

dans des vêtements andins, à la proue du bateau. Mes filles suivaient la conversation avec grand intérêt, les mains sur les rênes des bêtes sacrées, prêtes à déguerpier au galop en cas de débordement.

« Allez, on y va, papa ? » a dit Zola, piaffant.

C'était la première fois qu'elle m'appelait « papa » avec autant d'emphase.

Circé a proposé de faire un grand tour vers la pointe rocheuse sertie de granit pourpre, elle connaissait des chemins où seuls les chevaux pouvaient s'aventurer et où les touristes ne pouvaient accéder. Je m'en réjouissais d'avance. Mais quand elle a annoncé qu'on allait passer sous le phare, mes deux filles ont gémi au diapason :

« Encore ! »

C'était un effondrement. Mais je n'en avais cure. Moi, c'est la guide qui m'émerveillait depuis presque une éternité maintenant. J'étais prêt à me laisser mener sur ses sentiers secrets jusqu'au bout du monde.

Monté sur la selle d'un cheval roux, l'air indomptable, j'étais aussi assailli par la peur. Je me disais, tu ne seras pas capable de saisir ta chance, comme d'habitude, tu ne vas pas y aller, tu vas te dégonfler. J'avais l'impression de ressembler au personnage d'un de mes cauchemars, gardien du phare luttant à coups de prose contre la tempête prodigieuse, défiant les vagues gloutonnes qui venaient le cueillir jusque dans son ultime recueil. Il cherchait du secours, alors que c'est lui qui était censé être le poste de secours, il se cherchait, s'appelait, mais le tumulte de la mer déchaînée bloquait les mots. Le pauvre gardien se laissait engloutir. Il avait cru que le phare était son petit doigt et qu'il pouvait se planquer derrière pour éviter les remous.

Soudain, j'ai entendu une voix rauque : « Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On y va ? » Son écho me parvenait par miettes, à cause des vents tournants. C'était Zola.

J'ai regardé la guide de Guidel, elle n'avait rien à redire, elle souriait, je lui ai demandé ce qu'il fallait faire, elle a dit : « À vous de voir, je suis à votre service. » Alors nous y sommes allés. Au galop, cette fois. Allez, hue ! Les chevaux roux ont filé derrière Baroudeuse que montait mademoiselle Guidel.

C'est étrange, sa chevelure se confondait avec la lande et la crinière de sa monture. Au moment où je la contemplais de mes yeux de golden retriever en rut, j'ai brusquement remarqué quatre canons espagnols qui me fusillaient. Quatre pupilles bien rondes, prêtes à me transpercer de part en part. Mes filles avaient bloqué leur regard sur moi pour freiner mon galop. Elles devaient trouver que mes mots étaient doux, trop doux, chaleureux, trop chaleureux, avec la rousse écuyère. Et elles n'avaient pas l'air de vouloir partager le GO qu'elles avaient à disposition pour quelques jours de location, malgré ses redondances de vieux *has-been* et ses lamentations de père désaimé.

Pour détourner leur surveillance, j'ai demandé à Zola :

« Tu es contente, maintenant ? »

Elle a grogné : « Contente de quoi ?

– De tout ! j'ai dit, déployant mon bras sur l'horizon.

– N'importe quoi ! Je ne sais pas ce qui t'arrive, mais tu n'es pas normal depuis que nous sommes partis de la maison.

– Comment ça ? Pourquoi... »

Alors, prise de pitié, elle a concédé que ça allait. Et puis de toute façon, il ne restait plus beaucoup de temps à passer sur cette île désespérante. Pour le reste, elle tenait à se concentrer sur le trot du cheval au bord de la falaise, parce qu'il y avait danger de dérapage et c'était aussi ce qu'elle me conseillait de faire si je voulais éviter une deuxième série d'épines dans le derrière.

Elle a approché son cheval du mien. Elle m'a coincé du regard. En posant une main sur ma cuisse, elle a déversé en bloc ce qu'elle pensait de la Baroudeuse : c'était une femme-cheval ; ça n'aimait que les équidés, deux ans d'équitation faisaient d'elle une experte sur le sujet.

Message reçu cinq sur cinq. Clause d'exclusivité du père. On arrête tout.

J'ai abrégé la balade, prétextant un mal aux fesses. J'ai payé. Mes filles ont trouvé que c'était cher pour ce que c'était.

La guide m'a demandé si nous comptions revenir le lendemain.

Je me suis méfié : « Pourquoi cette question ? »

J'avais complètement viré d'attitude. Elle s'est légèrement braquée. Son cheval a crispé sa nuque, écarté les pattes arrière. Et il a encore uriné. Elle l'a calmé à coups de caresses. Ensuite, elle m'a répondu sur un ton sec qu'il fallait réserver les chevaux la veille, elle avait un groupe qui arrivait le lendemain de Brest.

J'ai eu la sale impression d'avoir saccagé mon destin. J'allais vite m'excuser, mais mes filles ont pris les rênes. Sofia a répondu qu'elles allaient réfléchir ce soir et on s'est quittés sur ces mots d'adieu. J'étais bel et bien mis en examen.

C'est ainsi que mon rêve de Guidel s'est s'éloigné. La fille avait lancé une dernière bouée de sauvetage à nos amours naissantes, ou en hommage à nos amours mortes :

« Vous savez où me trouver... ! Si le désir vous vient. »

Mes deux anges gardiens m'ont immobilisé du regard afin que je ne me retourne pas. Il n'y avait pas de sirènes qui tiennent, ni de Circé, ni de chevaux du Soleil et encore moins de désir à venir. Je courais le

risque d'être transformé en porc assez rapidement. J'étais groggy. J'ai repris le chemin d'Ithaque, la queue basse, le cœur en peine. Elles avaient réussi à bazarder mon destin !

Sur le chemin du retour, la guerre des Amazones n'était pas terminée. Sofia s'étonnait de la grossièreté du prétexte : un groupe qui arrivait le lendemain de Brest, et puis quoi encore ! Elle nous prenait pour des demeurés, l'écuyère aux gros seins ? Avec le temps pourri qui était prévu sur Ouessant, fallait être masochiste pour y venir faire de l'équitation !

Nous sommes rentrés à la maison avec beaucoup de silences entre nous, comme à chaque fois que nous nous chamaillions. Je me suis mangé la peau des ongles pendant que nous pédalions sur la lande. Des gouttes de sang ont perlé de chacun de mes doigts. L'éclatant chemisier années 60 est resté comme une offrande gâchée. L'amour jouait à colin-maillard avec moi. Ou bien au dîner de cons.

Je ne parvenais pas à refaire surface. Je n'ai pas goûté le repas que les filles avaient gentiment préparé, du pain perdu. Perdu ? Je l'étais moi-même déjà assez. Les pauvres, elles étaient tellement ennuyées par ma tristesse. Elles ont mangé leur pitance, ont fait la vaisselle et se sont installées devant la télé. Je suis sorti dans la nuit. Elles m'ont suivi des yeux. Dehors, j'ai interrogé à nouveau le ciel de mes ancêtres pour trouver des explications à mes tourments, mais l'un d'eux s'en est pris violemment à mes tergiversations : « Tu es un père ou un homme ? Faudrait trancher ! »

Il était en colère. Mes errements finissaient par lasser tout l'Olympe, je n'étais pas un sujet facile, j'en convenais. J'étais un indécis malheureux.

Un peu plus tard, je suis allé me coucher, le cœur bouffi. Quand un homme ne fait pas l'amour pendant longtemps, son palpitant se gorge de sang, s'alourdit et descend le long des côtes. Toute la nuit j'ai fait l'amour avec l'écuyère. Quand elle atteignait une trop haute vague de plaisir, je mettais ma main sur sa bouche, une digue, je la suppliais, chut, je t'en prie, tu vas réveiller mes filles. Je voyais même l'affreuse juge des affaires familiales qui matait par le trou de serrure mes ébats. Et puis, au bout de plusieurs tentatives d'étouffement des gémissements, mon écuyère s'est levée du lit, elle s'est habillée et elle est partie, sans un au revoir, elle s'est diluée dans la nuit. J'ai trouvé la force de murmurer, à bientôt, peut-être, si le désir vous vient.

Un soir, au crépuscule, profitant de la finale de *Star Academy* qui captivait mes deux écuyères fourbues, je suis revenu au pied du *Leuchtturm*. J'avais apporté une bouteille de champagne achetée la veille et deux flûtes, une pour elle et l'autre pour moi. Alentour, il n'y avait que les vagues et moi, entourés de quelques harpistes. J'ai expédié le bouchon moët-et-chandon dans les étoiles et je me suis versé à boire. Plusieurs fois, j'ai trinqué avec la tour de lumière et les constellations. Je regardais la surface moirée des flots, m'abandonnant au bonheur de respirer les embruns de l'amour à venir. Circé de Guidel s'avançait dans le noir, légère et court vêtue..., étais-je en train d'imaginer, quand j'ai entendu des pas dans mon dos. Des graviers avaient roulé sous des semelles. J'ai pivoté. Une ombre s'enfuyait, ondulant sur les galets blancs. Ma peau se couvrit de délicieux frissons. Je savais qu'elle reviendrait. À cet endroit précisément. À l'idée que j'allais la serrer dans mes bras, une ondée m'envahit, mes quatre litres de sang affluèrent entre mes jambes pour soutenir l'effort à venir, le sentiment que mon intuition visait juste m'exalta. L'homme revivait.

Promptement, je me suis redressé sur mes jambes, elle était à peu près de la même taille que moi, j'aimais notre harmonie, elle s'appuierait contre moi, je sentirais ses seins contre ma peau, nous allions faire l'amour sur les galets.

La déception me glaça. Ce n'était pas elle. Je l'ai reconnu à sa silhouette voûtée d'éternel fugitif. Monsieur Le Bihan. Une bouffée de colère, puis une autre de honte ruinèrent d'un coup mon moral. Il m'avait entendu soliloquer dans le noir et boire tout seul sous les étoiles et je n'aimais pas être découvert à découvert. Mes mots ont claqué en l'air : « Qui est-ce ? » J'allais le débusquer et l'inviter à trinquer avec moi.

« Y a quelqu'un ? »

J'ai attendu un peu.

Rien.

Alors, je suis revenu m'allonger sous le phare où mon écuyère n'était pas venue. Il était encore plus compliqué que moi, ce Breton noctambule.

« Vous êtes là ou vous n'êtes pas là ? J'ai questionné à nouveau. Si vous êtes là, dites-le, et si vous n'êtes pas là, partez ! »

Toujours pas de retour. Alors j'ai repris une flûte de champagne, je me suis allongé sous le ciel et je me suis remis à soliloquer.

Quand j'ai eu fini la bouteille, j'étais dans l'infiniment grand. Vers six heures du matin, un rayon de lumière m'a réveillé, qu'est-ce que tu fais là, toi, tu as dormi là, sous la lune ? Paniqué, j'ai aussitôt couru vers la maison de location, mort de peur, j'avais laissé mes deux étoiles seules dans le noir.

Pouvait-il en être autrement ? Le coquelicot de Zola a fané dans la flûte de champagne et personne ne s'en est aperçu. La semaine s'achève comme elle a commencé, avec un épais grillage de pluie qui, de nouveau, tient l'île en captivité. Les archers indigènes sont increvables, pas comme la fleur éphémère au décolleté rouge qui pousse n'importe où, même sur les accotements des chaussées.

Après avoir refermé la porte, je repose la clé sous le coquillage à l'entrée de la maison, remets de l'ordre dans les massifs d'hortensias bleus, fais mes adieux à Pleureur, le nain en prostration éternelle sous son saule.

Le *Fromveur* part pour Brest en début d'après-midi, ainsi en a décidé la marée.

Nous aurions volontiers pris le car pour nous rendre au port en compagnie de Robert Redford, mais il faut rapporter les vélos chez Le Bihan, dire *kenavo* aux loueurs de cycles qui ont eu la gentillesse de nous surclasser en nous offrant la location du vélo bleu de Zola. Sans parler des crêpes faites maison et des compliments bien choisis aux filles.

Ma petite princesse ronchonne un peu. Elle n'aime pas dire au revoir, c'est trop triste. Elle préfère partir ni vue ni connue et de toute façon on ne va jamais revenir sur cette île, n'est-ce pas ? En tout cas pas elle. Alors on ne va pas faire les hypocrites devant les loueurs de bicyclettes avec de faux au revoir. On ne les reverra jamais, ni eux, ni leur phare de la Jument et leurs vélos. Elle accentue ses gémissements lorsqu'elle voit arriver le troupeau de vaches avec leurs bouses abandonnées sur le bitume, puis elle se calme. Elle sourit même. Je sais pourquoi. Elle a une bonne raison d'espérer, à présent : la libération est proche. Dans quelques heures, inch'Allah, elle posera le pied sur le même continent que sa maman, finie la *saudade*, vive le golden retriever, finies les femmes-chevaux baroudeuses. Si ça se trouve, elle va arriver dans les bras de sa mère avant la carte postale qu'elle a envoyée ; en juillet, les facteurs ne pressent jamais le pas.

Son visage est devenu un phare. *Lighthouse*, en anglais. Il souffle une belle lumière. J'en suis un peu heureux pour elle.

À l'intérieur du magasin de cycles, cette fois, en plus du chat : monsieur et madame en personne. C'est rare. Elle, elle sourit.

« Le séjour s'est bien passé, les Lyonnais ?

- Oui, merveilleusement.
- On rentre à Lyon ?
- Oh oui ! » s'écrie Zola.

Son empressement me fait peine et joie. Je feins de rire, comme madame Le Bihan qui surprend ma blessure. Ensuite, j'enfouis le regard dans mon portefeuille pour en retirer des billets de banque.

« On va régler la facture », je dis.

Je dégote un ou deux superlatifs pour dire ma joie d'avoir connu Ouessant. Je suis venu, j'ai compris mon ami Yvon. Il y a partout du vent d'amour sur ces falaises et sur la lande. C'est une île de poètes. J'ai failli y rester.

« Je vous prépare ça », dit madame en s'installant derrière sa caisse.

L'air de rien, monsieur range nos vélos dans la longue chaîne des autres inutilisés, ses oreilles tendues vers nous.

Il est temps de se dire au revoir.

Madame demande où nous allons poursuivre nos vacances après Ouessant, je dis nous restons en métropole, et tout à coup elle rit fort, et lui aussi, ils rient au diapason, comme un couple uni, puis il me fait remarquer que la Bretagne fait partie de la « métropole ». Je me corrige aussitôt : « Je veux parler du "continent", on n'est pas dans les territoires d'outre-mer ici. »

En vérité, j'ai lancé cette coquille à la mer à son adresse et elle a touché sa boîte aux lettres en pleine serrure.

Je paye la facture que madame me présente. Les histoires d'argent, c'est elle qui s'en occupe. Lui y rechigne, à l'évidence. Elle encaisse, en prenant garde de ne pas montrer d'excès dans ses comptes afin de ne pas me gêner, parce que cette proximité que nous avons eue pendant ces jours n'était pas seulement commerciale, mais aussi sentimentale. Elle dit que ça ira, avant de se mettre à prononcer des mots en chaîne, c'est fou ce qu'on peut dire de choses pour habiller le temps. Elle pose l'argent sur le comptoir, puis elle nous fait un au revoir. Elle espère que nous reviendrons l'année prochaine, elle possède deux appartements de location près du phare de la Jument, elle sait que nous aimons ce coin et elle nous en propose un, elle est sûre qu'il sera meilleur marché que celui de madame Legris que personne n'apprécie sur l'île, elle est si près de ses sous que son cœur s'est métallisé ; elle ne donne pas une bonne image des gens d'ici, même les responsables de l'office du tourisme le savent, mais personne n'en dit mot. L'année dernière, les clients qui avaient loué sa maison s'étaient déjà plaints. Ils ont affirmé qu'elle était hantée, infestée de souris et d'araignées, et que le miroir de la salle de bains reflétait des choses vraiment bizarres la nuit.

Impatientes, mes filles s'approchent de la porte, signe que ça

commence à bien faire, les commérages de comptoir. Zola se met à divaguer à haute voix sur le miroir bizarre, sa sœur corrobore. Et les araignées ! Juste à penser qu'elles ont dormi dans cette fourmilière, elles ont la chair de poule.

Je dis à madame Le Bihan que c'est gentil de penser à nous pour l'année prochaine, mais que probablement nous irons au Sud, au grand soleil, faire de la photothérapie.

Mes filles sourient d'approbation.

Monsieur Le Bihan s'autorise un petit sourire.

« Kenavo ! dit Zola. Allez, venez, on s'en va.

– Au revoir, dit Sofia.

– Vite ! poursuit Zola. Faudrait pas qu'on rate le bateau ! »

Moi je voulais dire « Salam Ouessant », mais je l'ai gardé pour moi. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'intuition que ce couple de mots pourrait gêner Le Bihan.

Je referme la porte derrière moi.

« Attention au chat ! Il veut toujours partir, avertit madame. On dirait qu'il n'est pas bien ici, pourtant c'est chez lui. Dès qu'une porte s'ouvre, il veut la franchir. »

Le minou se rétracte en souplesse et reste au foyer.

Nous nous mettons en marche, bagages en main, en direction du chemin qui mène au quai. J'ai le cœur lourd et léger à la fois. Lourd, car je ne verrai plus mes filles pendant de longues semaines. Ce sera mon grand hiver. Mais elles vont retrouver leur mère et leur bonheur est un peu le mien. Ce sera mon petit printemps. Comme à mon arrivée sur l'île, une ondée nostalgique me submerge et il n'y a rien à faire, car cela dépend de la position de la lune, du soleil et de la terre.

C'est alors que j'entends dans mon dos un chuchotement, le sifflet d'un lasso, hep, s'il vous plaît, monsieur... ? Je me retourne, c'est Le Bihan, engoncé dans sa chemise à carreaux qu'il n'a pas quittée de la semaine. Il vient vers nous à la manière de l'inspecteur Colombo, les doigts de la main droite grattant ses cheveux et l'autre tendue vers le ciel, flottant dans un gros gilet en laine râpée qui le vieillit. Le dos encore plus arrondi que les jours précédents, il demande s'il peut me poser une question qui lui trotte dans la tête depuis que j'ai débarqué dans son magasin au début de la semaine. Son visage s'est transformé. Un début d'arc-en-ciel éclaire ses joues. Je dis oui bien sûr, pour le mettre à l'aise, comme j'ai essayé de le faire depuis notre première rencontre.

« De quel pays êtes-vous ? »

Il a lâché ça avec une gêne. Étonnée de la question, Zola s'empresse de dire « De Lyon ». Je réponds aussi « De Lyon », mais il n'a pas le cœur à feindre et ajoute : « Je parle du pays d'avant », oui, quel est mon pays d'avant.

Je fais l'ignorant en fronçant les sourcils : « D'avant ? D'avant quoi ? Ma naissance ? » Il laisse échapper un rictus mi-figue mi-cactus, l'air de dire arrête de tergiverser, toi et moi nous devinons des choses qui passent à côté des Français indigènes comme les super-tankers sur le rail d'Ouessant.

Ça va, c'est bon, j'ai compris. Je mets fin au double jeu. J'entends cette question depuis ma naissance, de quel pays êtes-vous ? Tous ces gens qui, voyant ma face de pastèque, me demandent de quelle île je viens et sous quel soleil j'ai mûri. Je dis, ah oui, vous voulez parler du pays de mes parents. Il hoche la tête, oui, oui, petit, tu as compris, vas-y, raconte-moi pour que je puisse revenir, raconte-moi là-bas pour que je puisse encore rêver. Ramène-moi là-bas, je t'en supplie. Il ferme les yeux pour mieux voir.

L'Algérie.

On est sur un même bateau, moi le *Ville-de-Marseille* et lui le *Ville-d'Alger*. Moi d'ici, lui de là-bas. Il ferme les yeux. Moi aussi. Une histoire passe sur notre quai, livrant ses odeurs, ses couleurs, son agitation, une rue effervescente, un vendeur ambulant de *kémia* et de *loubias*. Des volets blancs s'ouvrent. C'est l'aube. La lune rousse est une boule de bilboquet juste au-dessus de la pointe du minaret où le muezzin, d'un haut-parleur aphone, appelle les croyants à la prière. Du balcon, on aperçoit la marche des ombres en djellaba immaculée, arc-boutées sur des canes, traînant leurs babouches en direction du salut de leur âme. Les silhouettes se fraient un passage dans le mur et ondulent contre les murs des maisons basses du quartier de la gare.

Mes yeux toujours fermés, je dis à Le Bihan, tu vois, c'est là que notre vraie maison se trouve, dans cet entrelacement de rues que les Arabes d'ici ont appelé *l'angar* dans leur langue bricolée, ou le quartier des *chiminous*, pour dire cheminots. Les coqs enflamment leur gosier pour secouer le matin à coups de clairon et, tandis que les chats s'étirent, les deux pattes avant tendues sur le bitume, les chiens osseux font vibrer leurs cordes vocales, la gueule orientée vers les ombres qui coulent sur les façades. La ville ouvre un œil. Un réalisateur invisible crie dans un entonnoir « Moteur, action ! », et le monde se met à jouer sa comédie :

des vendeurs ambulants poussent leurs carrioles montées sur des roues de camion en louant les qualités de leurs *tomatiches*, *batatas*, *loubias* ;

des enfants portent des thermos d'eau fraîche vendue au verre, un douro *el kess*, cinq centimes le verre ;

d'autres tirent des brouettes chargées de pastèques et garantissent leur teneur en sucre, prélevant un morceau devant chaque client et annonçant gratuit, le prélèvement, gratuit ;

un aveugle pliant sous le poids de ses tapis cogne de son bâton le rebord du trottoir dans l'indifférence des passants...

Entre ces marchands nomades rescapés du Moyen Âge, se fauflent, pétaradants et poussifs, les petits véhicules italiens, les Lambretta à trois roues, débordant de marchandises, rafistolés, des vélos début de siècle, des cyclomoteurs d'avant l'indépendance, des voitures *Bijou* 203, 403 et 404, des taxis noir et rouge foncé.

Des chauffeurs pressés invectivent des enfants qui font des dribbles sur la chaussée, le nez sur leur ballon de chiffon.

Un paysan stoïque, la tête enveloppée dans sa chéchia blanche, traverse cette mêlée à dos d'âne, sa baguette entre les doigts pour

gouverner son animal bête.

Un enfant espiègle s'approche du derrière de la bête où campent des colonies de mouches et la pique d'un clou, alors l'âne si doux se met à courir dans tous les sens, il bouge ses oreilles, il a peur des abeilles, son cavalier s'affale par terre en maugréant, se redresse, brandit sa canne de bois et part à la poursuite de l'espiègle, bousculant l'aveugle porteur de kilims berbères.

Aux terrasses et aux balcons des maisons, les femmes époussettent draps, tapis multicolores et édredons en suivant par épisodes le spectacle du macadam. Elles ont de belles dents blanches, les gazelles des terrasses et des balcons, pas comme le rémouleur qui déboule en poussant devant lui sa roue à aiguiser les couteaux et qui les alerte de sa présence en ouvrant sa bouche affûtée : « Aux lames, citoyens ! Rémouleur, j'arrive ! Apportez vos lames. »

Dans cette marmite, tout le monde souriait. Le monde entier souriait. Il y avait de la joie dans l'air. On avait une vraie maison. Aucun loup ne pouvait souffler dessus et la détruire. Le béton était armé. Toute ma vie, j'aurais un foyer sur ma terre ancestrale, chez les *Ouled Bendiab*, où je pourrais me réfugier en cas de double peine en France.

« C'est ce que je croyais aussi », dit Le Bihan, que toute sa vie, il aurait une terre à embrasser. Et pourtant.

Il me dit que je suis un bon conteur.

Il se tait.

Son corps entier gonfle comme une larme.

Mes filles sont bouche bée. Elles se demandent ce qui se passe sur le pavé humide de cette île étrange.

Le Bihan déglutit. Il laisse fuiter son regard à droite, puis à gauche, enfin vers le sol, la terre.

Algérie : le mot l'a percuté. Sa tête ne tient plus sur le cou. Ses lèvres ont séché. Il soupire :

« J'ai tout de suite vu que vous étiez de là-bas. »

Il s'approche de moi, me sent, me hume comme une bête, il veut retrouver son enfance ; j'ai déjà vu ma mère humer ainsi la tache d'huile sur le bitume qui a tué Malik. Il me tutoie maintenant, sur les pavés mouillés du port d'Ouessant. Il se met à me tutoyer sans fioritures, les fioritures c'est pour les autres, pas pour nous. On est du même pays.

Mes filles regardent la jetée où le bateau nous attend, moteur ronflant, puis Le Bihan et moi, cœurs fondants.

Elles ne savent pas notre passé, mais peu importe, elles voudraient

surtout m'informer du temps qui a déjà coulé.

« Papa, il faut y aller sinon on va manquer le départ. »

Mais l'homme se rapproche de moi et se met à pleurer dans mes yeux. Il est de la tribu des pieds-noirs, il est né là-bas lui aussi, à Alger, me donne le nom précis de son quartier, Bab el-Oued, celui de sa rue, Marengo, le numéro, 5 bis, au troisième étage, à droite en sortant de l'ascenseur, qui ne marche jamais bien sûr, où tu as vu un ascenseur qui marche à Alger à cette époque, hein ? Il commence à me raconter les champs de blé dans sa *mitidja* où il allait le dimanche en famille, la pureté du ciel et celle de la baie qui combinaient leur azur, le samedi à la pointe Pescade, les filles bronzées aux robes éclatantes de couleurs à Saint-Eugène, l'anisette à Bab el-Oued. Il jure qu'il était ami avec tout le monde, des gens heureux, là-bas, il n'a jamais fait de différence entre indigènes et allogènes, musulmans et Européens, on est tous des métèques, avec la même tête de pastèque.

Je suis d'accord, n'est-ce pas ?

Oui, bien sûr, comment pourrais-je ne pas l'être, quand on est heureux on n'a pas de raison d'avoir peur des voisins, on dit bonjour à n'importe qui.

Oui, c'est ça, des voisins, il répète comme Joe Dassin. Il pleure dans ses yeux à lui, maintenant. À grosses gouttes. Il pleure et il pleut en même temps, tous les chanteurs de fado de Lisboa célèbrent en chœur l'amour perdu, l'absence, la *saudade*, accompagnés par les mouettes. L'orchestre à mille cordes cherche un coin de ciel sec. Mes filles ouvrent leurs petites mains en parapluie et me supplient :

« Vite, papa, il faut se mettre à l'abri ! »

Mais à l'abri de quoi ? je leur réponds par un geste, à l'abri des larmes de cet homme dont l'enfance a choisi ce moment pour remonter au jour ? Mais vous voyez bien qu'il faut que je lui parle, je ne peux pas le laisser s'épancher comme ça sur le quai, ses lèvres vont faner comme le coquelicot dans la flûte, il va se vider. La solitude lui a déjà tiré tant de sanglots.

Je sais ce que c'est.

Je me retourne lentement vers ce frère.

Je vais lui dire que je suis désolé, mais mon pays, c'est Lyon, l'Algérie n'est que la terre de mes origines, celle des mois d'août de mon enfance, je m'en suis rempli quand j'étais petit, mais ce n'est plus réellement ma terre à moi, tu comprends ?

Je me rapproche de lui, je pose la main sur son épaule, impossible de sortir une phrase, ses pupilles sont à flot, il dit des mots arabes maintenant, des mots d'amour, des mots d'enfance. Je le laisse faire revivre son pays avec les lettres de l'alphabet. Il dessine ses souvenirs, des moutons et des sourires.

Ça y est, il le revoit à présent, le brouillard se dissipe, il l'aperçoit à travers mes yeux qu'il fixe intensément. Je les lui prête volontiers. Retourne à ta maison, celle de tes parents, au 5 bis de la rue Marengo.

Il a dégazé son histoire sur le quai sans respirer. Il la retenait dans son ventre depuis son départ de là-bas. Après l'indépendance en 1962, la peur a gagné et s'est diffusée comme une traînée de poudre à tous les étages de son immeuble, l'histoire prenait un virage en épingle à cheveux. Il a fallu faire sa valise et partir à la hâte, à l'aveuglette, la nuit, comme des mouettes.

Il a embarqué sur un bateau, le *Ville-d'Alger*, direction Marseille. Il est allé en métropole. Il a posé sa valise sur le continent. Il n'a pas osé regarder derrière lui la baie de la ville blanche qui se refermait sur son enfance, les filles bronzées de la pointe Pescade, l'anisette et la kémie de Bab el-oued, les champs de blé à Palestro, les parties de foot, le ballon en chiffon, l'odeur de la gomme et du crayon.

Arrimé à la proue du *Ville-d'Alger*, il est parti en brisant les rétroviseurs. Il fallait effacer ses traces dans le sable, comme ça il n'y aurait plus rien derrière lui, tous les souvenirs seraient broyés et il dirait comme les Arabes fatalistes : « *Chi li fate, mate* », ce qui est passé est mort.

Il se souvient qu'il s'est juste penché sur le bastingage et qu'il a vomi *kémie* et anisette, les gens sensibles faisaient comme lui sur le pont et le vent n'arrangeait rien à l'affaire, il y en avait partout, de la marmelade de vie brisée, et cette nostalgie sentait la bile.

Le Bihan sait ce que partir veut dire.

Voilà pourquoi il n'est jamais allé à Brest.

« Aller à Brest ? Pour faire quoi ? »

Des phrases comme celle-là vous laissent en rade, parce qu'en peu de mots, elles disent tant de maux.

« Il faut partir, papa. »

Last call de Zola avant fermeture des portes.

En 1962, sous le soleil d'acier, le *Ville-d'Alger* a tracé sa route vers le large en direction de la *Fromveur*. Les mouettes ont préféré rentrer à la maison, en lieu sûr. Elles ont dû penser qu'un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Les mouettes n'ont jamais été des albatros. Le bateau est entré dans le grand large. La lourdeur salée des fonds marins s'est posée sur le pont comme l'avancée d'une guillotine en place de Grève. Les gens se sont regardés, incrédules. Ils ont cherché dans les yeux des autres pour voir si un horizon se profilait à la proue du bateau, pour définir les contours d'une nouvelle existence, il n'y avait rien que du

bleu, du bleu partout, du bleu incessant, engloutissant, avec ses pincées d'écume blanche qui faisaient penser à des milliers de baleines alarmées qui recrachaient de l'eau de mer par les narines parce qu'elles s'asphyxiaient.

Le Bihan a pleuré ce qu'il lui restait de larmes. Plus grand-chose. La pompe n'avait plus rien à tirer. Comme mon père, il était homme à se cacher pour souffrir et ne gêner personne.

Le pied-noir n'a jamais quitté sa chemise yéyé de 1962. Au fond, elle ressemble à celle de l'écuyère de Guidel. Bien sûr, les couleurs se sont délavées avec les années, comme l'hortensia sous la pluie à l'entrée de la maison d'Ouessant, mais il l'a gardée sur lui. Il me dit que sur le chemin de l'exil, il aurait pu s'arrêter en Corse ou à Porquerolles, comme la plupart qui ont choisi d'y faire halte, mais comme c'est un homme qui a toujours avancé, il a poursuivi sa transhumance vers le nord.

Le *Ville-d'Alger* l'a débarqué à Marseille au port de La Joliette, exactement au même endroit où, en 1964, j'ai fait le premier voyage au pays avec ma famille, sur le *Ville-de-Marseille*. Il a dû voir le *faro* et la Bonne-Mère. De là, il a marché à l'aveuglette jusqu'à la gare Saint-Charles en remontant la Canebière, il a pris place dans un train les yeux fermés, à l'intérieur du compartiment personne n'a partagé avec lui de casse-croûte, ni de pastèque, ni de melon. Il s'est endormi, la tête collée contre la vitre sale, parmi des travailleurs immigrés algériens accablés par la fatigue de l'aube. Il s'est demandé vaguement ce qu'ils étaient venus faire ici, loin de chez eux, quand la voix mécanique du contrôleur a scandé : « Avignon, Avignon, deux minutes d'arrêt. »

Il a vu ces ouvriers hagards descendre comme des robots, tête baissée, avec leurs vêtements fripés et leur sac en toile à carreaux en bandoulière. Il avait le cerveau dans la brume, ça puait dans le wagon, des gens mangeaient du saucisson et des fromages coulants de France, il se souvient des éclats de voix d'un enfant qui s'était réveillé dans les bras de sa mère et qui pleurait, et puis ensuite plus rien, le roulis régulier du train sur son couloir métallique, la lumière du jour qui monte, des gares traversées à la hâte, Valence, Lyon-Perrache, Dijon, et l'arrivée à Brest des heures plus tard, le plus loin possible du soleil du 5 bis de la rue Marengo, en pleine couche nuageuse.

« Brest ! Brest ! Terminus du train. Tout le monde descend. »

La voix du contrôleur était blanche et sèche. Sans appel.

Il n'y avait personne à l'arrivée. À part un chat qui, planqué sous une voiture, l'observait avec ses yeux vert-bleu.

Aucun porteur pour prendre ses bagages. Quels bagages, du reste ? Sur le quai de la gare, il n'était rien, personne, une ombre, à peine.

Il a fait un tour sur lui-même, il lui semblait qu'il n'était pas encore

assez loin de tout. Il s'est approché de la mer. Il pleuvait à verse, il n'avait pas de ciré, pas de parapluie. Tout trempé, il a demandé, à un indigène breton qui attendait là, le nom du point qu'on voyait au loin, à l'horizon.

Le type, pas rassuré par ce vagabond, a dit « À quoi faites-vous allusion ? », avant de répondre « Molène », puis le fils d'Alger a demandé « Et l'autre ? », celui encore plus loin, dont on devinait la silhouette derrière.

L'indigène a dit : « Ouessant. »

Alors il a pris un bateau et a échoué à Ouessant.

Sous la pluie, dans la tempête, dans le noir.

Il se souvient qu'il n'avait pas de sous pour payer la traversée. Il a regardé le commandant de bord dans les yeux et il lui a simplement dit : « Laissez-moi passer, s'il vous plaît, je vous paierai quand j'aurai trouvé un ancrage sur l'île. »

Le commandant a répété : « Un ancrage ? Sur l'île ? »

Il a ricané, a tourné son regard vers ses hommes d'équipage, ensuite il lui a dit : « Allez, montez, puisque la marée monte aussi, autant faire d'une pierre deux coups. »

Le bateau s'est jeté dans la mer.

Le Bihan jamais ne regarda derrière, toujours devant, jamais derrière, cap sur le Finistère.

Là-bas, tout au fond il y avait l'Amérique, mais c'était un autre monde, une autre histoire. Il ne parlait pas anglais. Il n'a jamais su comment se dit « phare » dans la langue de Shakespeare. Ce n'était pas une contrée pour lui, il était sûr qu'il n'y avait pas de jasmin ni de bougainvilliers.

Le commandant a été remboursé. Le Bihan et lui se sont liés d'une amitié qui a résisté à toutes les corrosions, de la mer, du ciel et de la terre. Aujourd'hui, il repose en paix à côté des parents d'Yvon Le Guen au cimetière d'Ouessant. Son souvenir vogue toujours dans la mémoire des gens d'ici.

Le Bihan sort un mouchoir de sa poche. Il s'essuie les joues, le tissu est déjà tout mouillé, mais il s'en moque. Il toussote, se racle la gorge, avant de dire qu'il a laissé l'amour de sa vie là-bas, sur le quai, une Algérienne, « belle comme... ».

Il fait une pirouette, puis une spirale avec la main droite pour sculpter sa beauté. Comme moi, il dessine des gestes quand les mots manquent. Il veut dire belle comme le jour en somme, fallait voir ses yeux verts, son nez racé, de la race des aigles, l'élégance des filles berbères, avec des chevilles taillées pour des chaussures de Cendrillon.

Elle habitait juste au-dessus de chez lui à la Casbah.

Elle s'appelait Aïcha.

« Elle était *belle comme la lumière*. »

Il s'est mis à sourire de sa trouvaille. Puis ses yeux se sont vite empêtrés dans une marée de larmes.

Il a recommencé à tousser.

Est-ce que je connais la Casbah ? Les pentes de la Croix-Rousse à Lyon, oui, je connais ce haut lieu des canuts de la rue Jacquard, du nom d'un jeune homme qui fut proposé au XIX^e siècle comme modèle à tous les travailleurs, fils d'un pauvre ouvrier tisseur et d'une ouvrière en soie, qui vécut les souffrances que les ouvriers de cette époque avaient à endurer pour tisser la soie..., ça oui, je connais.

Je sais également les mots du lyonnais comme *calot*, *pâti*, *cani*, *vogue*, *gone*, aujourd'hui tous disparus, emportés par les courants de la Saône et du Rhône comme mon cartable d'école primaire et les poèmes à Louise, mais la Casbah, non.

J'en suis navré, frère.

J'aurais aimé.

Des larmes me viennent à moi aussi. Je pleure avec lui son pays perdu, que je ne connais que les mois d'été. On a l'air de deux chanteurs de fado de Lisboa qui imitent les mouettes de la mélancolie.

Le bateau fait hurler sa sirène. C'est une prière. Il va lever l'ancre sous peu.

Mes filles s'affolent.

« Papa, s'il te plaît, allez, viens, on s'en va ! »

Je dis à Le Bihan : « Excuse-moi, frère, je pars, maintenant, c'est tout ce qui me reste à moi aussi, leur amour, parce que tout a foutu le camp, tout le reste, les entends-tu ces deux êtres que j'aime tant ? »

Il me dit : « Va, retourne à elles, elles sont belles et elles t'aiment sans compter. » Il m'étreint dans ses bras en disant des mots arabes que je ne comprends même pas.

La tête basse, il reprend : « Si vous voulez, je vais vous accompagner en voiture jusqu'à l'embarcadère. » Et tout à coup, un souvenir lui vient encore, il avait un copain au numéro 7 de la rue Marengo qui s'appelait Kader et ça le fait sourire à cause du mot « embarcadère ».

Mes filles paniquent, si le loueur se met lui aussi à faire des jeux de mots, elles ne vont pas s'en sortir. Et puis monter dans ce tas de ferraille ambulant ? Il risque de nous conduire droit au cimetière d'Ouessant !

Zola fronce les sourcils. Elle exige de retrouver sa mère demain. Elle insiste sur le mot : demain. Elle attend ce moment depuis le premier jour du débarquement dans ce bled paumé, cet *Enez Eusa*, ce Finistère austère, alors on n'a pas intérêt à rater le départ du *Fromveur*, sinon il n'y aura plus jamais de vacances à trois, si je vois ce qu'elle veut dire.

« *Finito le trio !* »

Je vois parfaitement ce qu'elle veut dire, oui ma chérie, j'ai saisi, n'aie crainte, n'aie plus peur, je serai toujours à tes côtés, jamais loin, tu n'auras qu'à appeler et j'accourrai. Je l'ai déjà dit à l'inspectrice des affaires familiales, la vieille pie à la robe plissée, la parole d'honneur dans notre tribu est sacrée.

La guimbarde n'est pas une *Bijou* 404, mais une *Rino* 4 ailes. Un seul essuie-glace a résisté au temps et il n'y a aucun rétroviseur extérieur pour ne pas risquer de se retourner vers le passé. Le Bihan dit que là-bas, il n'avait pas d'essuie-glaces sur sa voiture parce qu'il ne pleuvait jamais. Oubliés les hivers rudes et les pluies rouges qui charriaient la latérite sur les routes défoncées. Il devient un enjoliveur de vérité. Il dit que les parapluies là-bas s'appelaient ombrelles, c'est un joli mot pour un beau soleil. Il raconte qu'il y en avait de toutes les couleurs pour protéger la peau des filles sensibles, même des violets, la couleur du vélo que mon père ne pouvait m'offrir.

Il passe une vitesse en tirant sur le levier sous le volant, ça craque, il sourit.

« Tu connais la plus belle ? »

La plus belle ? Il a déjà dit son prénom, Aïcha.

Non, il veut parler d'autre chose, c'est vrai qu'Aïcha était la plus belle et qu'ils se baladaient main dans la main sur le front de mer, fallait voir l'effet, tous les regards pivotaient vers eux comme des tournesols, parce qu'ils étaient le soleil.

Alors je ne sais pas de quelle plus belle il veut parler à présent. Il dit :

« J'ai été gardien du phare d'Ouessant pendant dix-huit ans !

– C'est pas vrai !

– Sur ma vie. »

Il jure sur sa mère en se marrant malicieusement, comme s'il avait pris une revanche sur un nuage.

« Incroyable, non ? C'était pour rallumer la lumière de là-bas. »

Il passe la seconde. Elle craque encore plus que la première, les rotules sont fracassées, les pistons crevés, la chaîne de distribution branlante et l'embrayage n'a plus l'âge d'embrayer sur rien.

Soupir.

Il regarde mes filles et laisse sa phrase en suspens une seconde avant de la balancer à la corbeille, parce que ça ne sert à rien de couper les ailes des enfants. Il s'excuse pour ces effusions. Il souffre de la douleur du nid, lui aussi, comme tous les hommes à qui on a donné le jour et qui doivent se rendre à la nuit.

La troisième vitesse ne veut pas passer, il pousse à fond sur le levier,

ça grince de partout, le moteur a une sale toux, il est près de caler. Alors l'exilé sort son atout, un as :

« J'ai un fils. »

Un as de cœur.

Il m'apprend qu'il travaille dans une troupe de théâtre, avant de sourire :

« Devine ce qu'il fait ? »

Je feins de réfléchir.

« Décorateur ?

– Non.

– Réparateur de phares de voiture ?

– Non.

– Acteur ? »

Non plus.

Je donne ma langue au chat.

« Éclairagiste !

– C'est pas vrai !

– Sur ma vie. »

Kenavo s'étire sur les genoux du gardien du phare.

Il s'en fout des histoires d'éclairagiste.

Le Bihan, c'est un nom d'emprunt pour sa vie provisoire, il l'a loué à sa femme et il lui a permis de s'intégrer, comme ils disent, d'être un homme invisible. Et de faire semblant d'être d'ici.

Il caresse son chat. Il arrête son cercueil à roulettes devant la passerelle d'embarquement du bateau. Le commandant hurle qu'il faudrait maintenant sérieusement se remuer parce que la marée n'attend pas, elle, guidée par la position du soleil, de la lune et de la terre, elle se fiche des retardataires.

Il coupe le moteur de sa 4 ailes. Il dit avec ses yeux qu'il n'en a plus rien à faire des eaux qui montent ou qui descendent, il est ailleurs, au-dessus de ces contingences physiques. Il m'embrasse. Ses larmes sont au coefficient maximal de marée. Le commandant hurle encore ses menaces d'abandon,

« T'inquiète pas, c'est un Breton, le fils de celui qui repose maintenant au cimetière voisin. Il est comme nous autres, il a les cheveux au vent et le cœur sur la main.

– Je sais, ici tout le monde se connaît, je dis en me souvenant des propos de Robert Redford à notre arrivée.

– Non, les gens d'ici ne me connaissent pas : tu es le seul. »

Il n'a jamais parlé ici de celui qu'il était là-bas, au 5 bis de la rue Marengo en bas de la Casbah et qui souriait à la belle Aïcha.

« Adieu, frère. »

Il dit on se reverra inch'Allah.

C'est son vœu.

Je dis je ne crois pas, je ne reviens jamais sur les lieux où j'ai été heureux.

Lui non plus n'a pas voulu regarder dans son dos son enfance qui restait à quai en 1962, tandis que le navire et sa vie prenaient l'eau.

La corne du *Fromveur* retentit de nouveau, faisant frissonner les quatre ailes de la *Reno*.

La marée monte. Je me retrouve à bord du bateau sans savoir comment. Mes filles me grondent comme si j'étais un rustre, comment auraient-elles fait, seules, si le *Fromveur* m'avait abandonné là ?

« Hein, tu y as pensé, à ça ? »

J'avoue que non.

Zola tempête.

Je lui dis : « Je t'aime. »

Elle dit : « Quoi ? »

– Je t'aime. »

Et là, elle ne sait pas quoi dire. Pour une fois, elle reste sans voix.

Sa sœur la regarde et verse une larme. Je lui dis que je l'aime aussi. Et puis après je leur dis à toutes les deux :

« Vous êtes mon île au trésor. Ce que j'ai de plus cher au monde. »

Alors elles se lèvent en même temps et on se serre les uns contre les autres, on fait un petit trépied familial qui résiste au vent mauvais. On se tient chaud.

Ensemble.

Sur la passerelle, une mouette guette, un goéland rouille.

Je n'ai même pas pensé à prendre des goûters pour la traversée. J'espère qu'il y a un bar à bord.

Le *Fromveur* défait ses cordes, il quitte l'embarcadère, retire ses amarres, et ses hélices fouettent la mer.

Je fixe la grosse corde remontée à toute allure par les marins qui l'enroulent sur le pont, avec leurs gestes ancestraux, vifs, précis et rassurants.

Les deux pieds ancrés sur la jetée, le gardien du phare d'Ouessant nous regarde partir avec ses yeux d'enfance. Dans son dos, du sommet des falaises, des mouettes suivent les opérations. Il hausse le menton. Juste un peu, pour un adieu. Il ne lève pas le bras. Puis je le vois monter dans sa vieille guimbarde. Son chat l'a précédé. Zola me

demande qui est cet homme étrange, mais gentil. Je dis :

« Un Algérien. »

Sofia redemande alors quand on va y aller, en Algérie, parce qu'elle ne veut plus voir la pluie en juillet, ni sentir l'odeur fétide de l'humidité. Je jure l'année prochaine, et comme elle cherche sa voie, elle répond *inch'Allah*.

La petite lance :

« Il y aura des chevaux roux comme ceux d'Ouessant. Mais on n'a pas besoin de guide, on se guidera tout seuls maintenant. Hein, papa ? »

J'ai pris mes deux chéries dans mes bras, en serrant les dents pour empêcher l'averse. Zola a dit :

« Pas trop fort, ça fait un peu mal, je suis un gentil coquelicot. »

Soudain, Ouessant nous rend un dernier hommage. Pour un bouquet final, tous les archers de la pluie se sont alignés sur le quai et ils ont expédié des milliers de flèches qui ont découpé le décor à la machette. J'ai laissé mes sirènes filer à l'intérieur du bateau, au bar-restaurant qui sert des pains au chocolat chauds. Elles en ont acheté pour toute une famille. Il n'y a rien de pire que de mourir de faim pendant une traversée.

Je suis resté sous la pluie en javelots, sur le pont, accoudé au bastingage. Dans le ciel orange, j'ai vu deux cigognes africaines qui tendaient un ruban rouge, mélangeant les couleurs d'ici et de là-bas. Puis une mouette a lancé une dernière prière, la mer a plongé dans le silence et emporté avec elle l'Algérien du phare d'Ouessant.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions du Seuil

Œuvres romanesques

LE GONE DU CHAABA, 1986
BÉNI OU LE PARADIS PRIVÉ, 1989
LES VOLEURS D'ÉCRITURES, 1990
ÉCARTS D'IDENTITÉ, 1991
L'ÎLET-AUX-VENTS, 1992
LES TIREURS D'ÉTOILES, 1992
UNE SEMAINE À CAP MAUDIT, 1993
LES CHIENS AUSSI, 1996
ZENZELA, 1997
LE PASSEPORT, 2000
AHMED DE BOURGOGNE, 2001
LE THÉORÈME DE MAMADOU, 2002
LE MARTEAU PIQUE-CŒUR, 2004

Aux Éditions Gallimard

QUAND ON EST MORT, C'EST POUR TOUTE LA VIE, 1997

Aux Éditions Fayard

DIS OUALLA !, coll. Libres, 1997
UN MOUTON DANS LA BAIGNOIRE, 2007
LA GUERRE DES MOUTONS, 2009
DITES-MOI BONJOUR !, 2009

Aux Éditions Larousse

CELUI QUI N'EST PAS NÉ DE LA DERNIÈRE PLUIE, coll. Les petits contemporains, 2011

Aux Éditions Naïve

LE COPISTE DE BEAUMARCHAIS, 2011